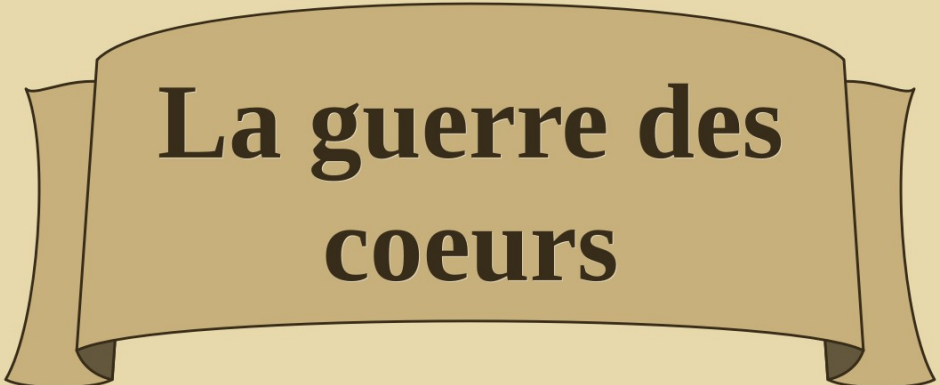




La guerre des coeurs

Barbara Cartland

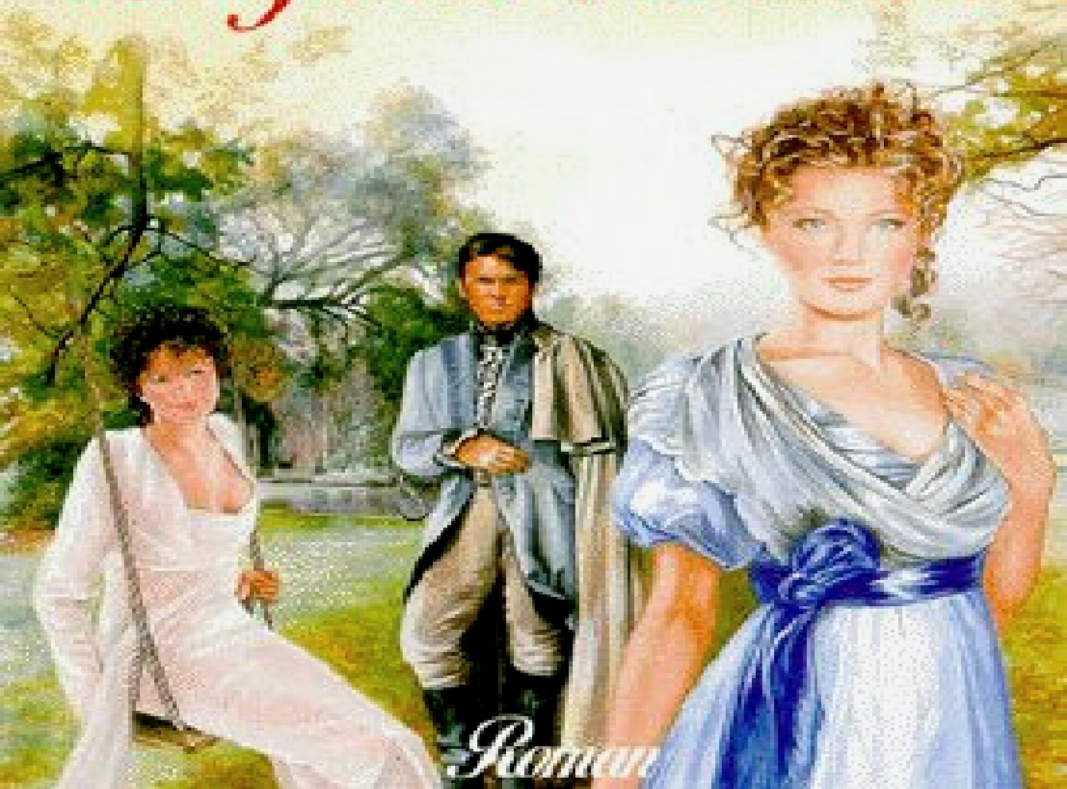
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

La guerre des cœurs



Résumé

En sollicitant l'aide du marquis de Mortlake, Gina n'imaginait pas qu'elle tomberait aussitôt amoureuse de lui. Mais a-t-elle des chances de le séduire ? Pourra-t-elle rivaliser avec lady Imogen ? Cette exquise jeune femme a su captiver le marquis qui est prêt à l'épouser. Mais le hasard n'en fait qu'à sa guise. Un soir qu'elle se promène le long d'une crique, Gina aperçoit un étrange trafic. Des contrebandiers peut-être ? Et cette femme qui les bouscule ? Lady Imogen ! - Avez-vous apporté ce que j'ai demandé ? interroge-t-elle. Avidement, elle se saisit d'un flacon. Du poison ? Gina tremble. Ce breuvage est certainement destiné au marquis. Elle en est sûre. Pas de temps à perdre, il faut le prévenir. Mais arrivera-t-elle à temps ?

Note de l'auteur

Feu Sir Arthur Bryant, dans son ouvrage « The Age of Elegance », décrit avec son habituel brio les souffrances et les privations endurées par l'armée anglaise au Portugal.

Dans les montagnes, l'artillerie progressait péniblement, aussi les blessés rapatriés en Angleterre ressentaient-ils une profonde amertume devant la frivolité de la société londonienne.

A une époque qui ne connaissait pas encore la presse et la télévision, il était difficile dans l'entourage du Prince Régent de savoir ce qui se passait en Europe.

Cependant, durant l'hiver 1813-1814, les premières annonces de victoires remportées par l'armée de Wellington sur celle de Napoléon réchauffèrent le cœur du peuple britannique tout entier, du Prince Régent, qui étreignit le Représentant de la Chambre des Communes, aux politiciens des tavernes qui vécurent toute cette période dans un état d'excitation permanent.

Le 18 octobre, une chaise de poste pavoisée précéda la parade de la Garde à cheval pour proclamer la nouvelle : Wellington avait franchi la Bidassoa.

Quinze jours après, les salves des canons de la Tour saluèrent la défaite de Napoléon à Leipzig.

Il restait encore beaucoup de chemin à parcourir avant Waterloo, mais avec les pays qui avaient rallié l'armée de Wellington, la victoire finale était en vue.

Chapitre 1

Printemps 1813

En entrant dans le petit salon, Gina songea une fois encore à quel point il était charmant.

C'était si agréable de se retrouver chez soi après ces longs mois passés à l'Ecole d'Agrément.

Elle s'avança jusqu'à la fenêtre et découvrit la luxuriance colorée du jardin qu'entouraient les arbres couverts de leur nouvelle parure de feuilles vert clair.

Elle était encore petite lorsque son père avait construit au centre de la pelouse la fontaine qui crachait son arc-en-ciel de gouttelettes dans la lumière.

Gina s'installa sur la banquette, à l'abri des grands panneaux géorgiens, pour observer le parterre de roses que sa mère adorait avant tout.

Elle se rappelait les premiers boutons qu'elle se précipitait de cueillir quand elle n'était encore qu'une enfant pour aller les offrir à sa mère.

— Maman, elles te ressemblent ! lui criait-elle alors, sachant combien ce compliment la touchait.

A cette époque, Lady Langdale était considérée comme l'une des plus belles femmes de Londres.

Déjà, lors de ses premiers bals, elle avait été la débutante la plus admirée. Et nul n'avait été surpris quand, à dix-huit ans, au terme de sa première saison dans la haute société, elle s'était mariée. Son époux, Lord Langdale, un homme d'Etat particulièrement éminent, était beaucoup plus âgé qu'elle, mais, comme il était riche et distingué, personne ne s'était interrogé sur leur différence d'âge.

Gina avait eu le cœur brisé quand, l'année précédente, son père était mort d'une attaque alors qu'il allait atteindre ses soixante-dix ans.

Elle aimait sa présence et leurs échanges d'idées.

C'était lui qui avait insisté pour qu'elle reçoive une éducation aussi complète que possible.

Une chose alors fort rare pour la plupart des jeunes filles anglaises que la guerre avait empêchées de partir pour l'étranger.

Lord Langdale, qui avait découvert qu'il existait une Ecole d'Agrément destinée aux demoiselles de qualité non loin de Bath, y avait inscrit Gina juste avant de mourir.

Comme le voyage était long et difficile entre Bath et Londres, elle n'avait

pu regagner la maison qu'à la fin de l'année.

Elle avait passé tous ces mois à étudier un grand nombre de disciplines avec des instituteurs et des institutrices.

Sa mère, qui avait compris que Lord Langdale souhaitait lui donner une éducation de garçon, n'ayant pas eu de fils, était suffisamment intelligente pour ne pas s'y être opposée.

Néanmoins, elle avait laissé filtrer un discret murmure de désapprobation quand Lord Langdale avait insisté pour que Gina apprenne le français.

— Chéri, nous combattons la France, avait-elle protesté. Il est évident que Gina ne doit pas apprendre la langue de nos ennemis.

Mais Lord Langdale avait répliqué :

— Pour lutter contre les Français, que nous soyons en guerre ou en paix, il faut pouvoir les comprendre. C'est une grave erreur que de ne pas connaître la langue de chaque pays que nous avons à visiter.

Il avait ajouté d'un ton quasiment prophétique :

— Je suis persuadé que, lorsque les hostilités cesseront et que Napoléon Bonaparte sera vaincu, les gens se rendront à nouveau en France comme ils l'ont fait par le passé.

Lady Langdale avait émis un faible cri de protestation.

— Après la façon atroce dont ils se sont comportés, jamais je ne pourrai plus m'adresser à un Français.

Lord Langdale n'avait pas répondu.

En tant qu'homme d'Etat, il savait que, diplomatiquement, il serait impossible, après la défaite de Napoléon, de ne pas reconnaître la France comme un des pays majeurs de l'Europe.

Gina avait donc appris le français avec un professeur français.

De même que les autres langues européennes que son père avait exigé qu'on lui enseigne.

— Papa, disait-elle, tu as tellement voyagé. Quand je serai plus grande, est-ce que tu m'emmèneras avec toi ?

— Bien sûr, ma chérie. Mais je suis certain que tu épouseras un homme qui tiendra à te montrer lui-même les splendeurs de Rome et de la Grèce.

— Je préférerais les découvrir avec toi, avait insisté Gina.

Son père avait alors eu un sourire qui s'était furtivement teinté de tristesse.

Il avait conscience qu'il devenait âgé et se demandait combien d'années encore il passerait avec sa fille si attachante et si adorable.

Et tellement ravissante.

Ce qui était compréhensible, Gina ayant hérité des traits de sa mère.

Mais Lord Langdale ne pouvait s'empêcher de penser que la beauté de Gina était plus humaine, plus attirante que celle de son épouse.

Lady Langdale était d'une beauté classique.

Tous ceux qui la rencontraient évoquaient Aphrodite ou Artémis.

Pourtant, sans jamais l'admettre, il arrivait à Lord Langdale de se dire qu'elle était insipide.

Dès qu'il abordait le sujet de la politique ou des missions diplomatiques dont il était chargé par le Premier ministre, Lady Langdale ne trouvait jamais rien à dire.

Bien qu'il ait fini par accepter ce manque d'intérêt, il était bien décidé à ce que l'on admirât sa fille non seulement pour son charme, mais aussi pour son intelligence.

Gina avait encore en tête les compliments que la directrice lui avait adressés.

Elle avait reçu des prix dans toutes les disciplines ou presque.

Suivant les instructions de son père, elle avait largement débordé le cursus normal et, comme la compétition était faible dans ces domaines particuliers, elle s'était révélée l'élève la plus brillante.

Elle avait d'abord songé que Lady Langdale allait être fière d'elle avant de corriger cette pensée : sa mère ne s'intéressait pas autant que son père à ses succès académiques.

En arrivant à Londres, elle s'était sentie épuisée par cet interminable voyage et les changements constants de chevaux.

Alors que tout, dans la demeure londonienne, réveillait le souvenir de son père, elle redoutait le moment où elle retrouverait leur maison de campagne.

Les écuries seraient tellement vides sans lui !

Sa mère n'aimant pas monter, elle devrait chevaucher en solitaire dans ce domaine qui avait été la joie de son père.

Même s'il avait plusieurs fois regretté d'être trop souvent appelé à Londres pour pouvoir vraiment en profiter.

De toute façon il serait maintenant difficile d'éloigner sa mère de Londres : elle avait tellement d'obligations au sein de la haute société.

Certes, Lady Langdale avait gardé le deuil une année durant, mais elle avait écrit à sa fille pour lui annoncer que, depuis quelque temps, elle acceptait certaines invitations à des dîners respectables.

En revanche, un flot permanent de visiteurs envahissait à présent la maison de Berkeley Square.

Dans sa dernière lettre, sa mère l'avait prévenue qu'elle l'emmènerait renouveler sa garde-robe. Pour elle, les boutiques de Bath n'étaient en rien comparables à celles de Bond Street.

Gina, qui avait du goût, doutait que cette assertion fût vraie.

Son père lui avait octroyé une pension très généreuse qui continuait de lui être versée après sa mort, ce qui lui avait permis, à Bath, de faire l'emplette de tenues et de robes de soirée particulièrement séduisantes.

Cependant, comme elle savait que sa mère adorait faire les boutiques, elle l'accompagnerait pour lui faire plaisir.

Pour sa part, elle ne pensait qu'à visiter les galeries et les musées qui s'étaient ouverts à Londres durant son absence.

Elle espérait aussi que, bien que Son Altesse Royale le Prince Régent ne s'intéressât guère aux jeunes filles, elle serait invitée à Carlton House avec sa

mère.

Le goût du Prince Régent pour les arts était bien connu à Bath.

Les journaux locaux ne cessaient de se faire l'écho de ses achats de dessins et autres sculptures.

« J'aimerais bien visiter son salon de musique chinoise », songea Gina.

Et elle s'interrogea : n'aurait-elle pas dû apprendre également le chinois ?

Elle était arrivée à Londres la veille au soir alors que sa mère donnait un dîner.

Elle n'ayant donc pu la voir que pendant quelques minutes avant d'aller passer une robe de soirée.

Sa fatigue l'ayant incitée à gagner très tôt son lit, elle souhaitait avoir un long entretien avec sa mère dans la matinée.

Elle la fit prévenir et se rendit aussitôt jusqu'à sa chambre.

Mais Lady Langdale était encore trop ensommeillée pour lui prêter l'oreille.

— Je vais me lever, chérie, et descendre. Nous pourrons alors bavarder tranquillement.

En l'attendant, Gina explora le rez-de-chaussée afin de constater les changements qui y avaient été effectués.

Et, bien entendu, pour se rappeler aussi les moments de bonheur qu'elle y avait connus.

Dans le bureau de son père, elle sentit les larmes lui picoter les yeux. Elle y avait souvent retrouvé Lord Langdale plongé dans les piles de documents.

Toute la pièce était imprégnée de sa présence.

La bibliothèque Chippendale était bourrée de livres qui leur étaient chers, à l'un comme à l'autre.

Au-dessus de la cheminée, il y avait toujours le magnifique paysage hivernal de Van Den Neer, et, sur le mur voisin, deux des plus beaux tableaux de chevaux dus à Stubbs.

Gina préférait celui qui représentait un gentleman tenant sa monture par la bride.

Mais tant d'autres objets réveillaient ses souvenirs.

Les pistolets de duel de son père dans leur boîte d'acajou.

La statuette d'Apollon qu'il avait rapportée de Grèce.

Et tous les cadeaux venus de tous les pays d'Europe.

— Tu dois haïr la guerre, lui avait-elle dit une fois. Elle te confine en Angleterre.

— Je ne m'en plains pas, avait-il répondu. Au moins, je suis avec toi, ma chérie.

Il l'avait embrassée et ils s'étaient lancés dans une longue discussion à propos de la stratégie de Wellington dans la péninsule Ibérique.

Exactement le genre de sujet qui aurait ennuyé sa mère.

A présent, Gina ne savait plus vers qui se tourner.

Qui allait répondre aux questions quelle se posait sur la situation

internationale ?

A en croire les journaux, la guerre était sur le point de se terminer. Et Napoléon à bout de ressources.

Sa désastreuse invasion de la Russie rendait les Anglais optimistes.

Pourtant, en même temps, songea Gina, c'était une grave erreur que de sous-estimer cet homme hors du commun, qui était passé du grade de simple caporal au titre d'Empereur et qui avait eu l'ambition de conquérir le monde.

Si seulement son père était là pour lui souffler quoi penser de tout cela.

Craignant de fondre en larmes, Gina passa dans la bibliothèque.

Cette pièce, de dimensions modestes, ne soutenait pas la comparaison avec celle de La von House, leur demeure à la campagne.

Mais c'est avec ravissement qu'elle découvrit plusieurs ouvrages nouveaux qu'elle n'avait jamais lus.

Son père avait dû les acheter peu avant sa mort, sachant qu'elle les apprécierait autant que lui. Elle les ouvrit l'un après l'autre avant de les remettre en place avec soin : le moment n'était pas choisi pour se plonger dans un livre.

Avant tout, elle devait rejoindre sa mère.

Elle leva les yeux vers la pendule et, constatant que Lady Langdale ne tarderait plus guère, elle se dirigea vers le petit salon où, habituellement, elles prenaient leur lunch.

Ensuite, sa mère consacrerait sans doute l'après-midi à faire les boutiques, dans une voiture attelée à deux des chevaux parfaitement dressés de son père. Plus tard, elles reviendraient prendre le thé dans le grand salon.

Gina avait appris cette routine depuis son enfance.

Assise sur la banquette, elle essaya de dénombrer les parterres de fleurs.

Les arbres avaient grandi et leur feuillage devenait dense.

Comme toujours, la fontaine la fascinait, depuis qu'elle avait tenté de capturer les poissons rouges du bassin sculpté. Elle se rappelait son émerveillement quand elle l'avait découverte.

Soudain, la porte du salon s'ouvrit.

Gina était sur le point de se lever pour accueillir sa mère lorsqu'elle s'aperçut que c'était un homme qui venait d'entrer dans la pièce.

Il portait l'uniforme du régiment de cavalerie qui appartenait à la maison de son père, ce qui l'étonna : il était très étrange qu'un serviteur ne se soit point annoncé.

Il traversa le salon jusqu'au plateau roulant, au coin de la cheminée et, prenant une carafe de cristal, il se servit un verre.

Gina se demanda qui diable il pouvait être.

Alors qu'il buvait lentement, la tête renversée en arrière, elle le dévisagea.

Il était plutôt bel homme. Séduisant même...

Ses cheveux blonds, rejetés de part et d'autre de son front, encadraient des yeux d'un bleu vif.

Visiblement, il n'avait pas remarqué sa présence et Gina hésita à se

présenter.

L'inconnu reposa son verre et se dirigea vers le secrétaire de sa mère, en face de la fenêtre.

Après avoir observé longuement la pile de lettres sous le tampon-buvard, il prit un sceau que Gina avait toujours vu à cet endroit, et à sa grande stupéfaction il le mit dans la poche de sa veste.

Elle resta incrédule : il était impossible qu'il fût en train de le dérober.

Mais, en même temps, ce geste lui parut bizarre.

Elle se souvenait parfaitement de ce sceau : son père l'avait offert à sa mère un soir de Noël. Non seulement il était en or mais incrusté de pierres précieuses.

« Il faut que je sache pourquoi il a fait ça », songea Gina.

A cet instant précis, sa mère pénétra dans le salon.

Lady Langdale était toujours aussi belle.

Ses cheveux, coiffés à la dernière mode, entouraient son visage de boucles légères. Elle portait une robe à taille relevée d'un style élaboré, plutôt étroite, et qui tournoyait autour du jupon.

Les fronces de dentelle étaient ornées de bouquets de roses tout comme les manches gonflantes et le décolleté.

Le tissu, une mousseline de soie rose pâle, conférait à Lady Langdale une apparence excessivement sensuelle.

Avant que Gina ait pu se redresser pour saluer sa mère, l'inconnu se précipita vers elle.

— Cléo ! s'exclama-t-il d'une voix profonde. Vous êtes divine ! On dirait une déesse descendue de l'Olympe pour ensorceler les pauvres mortels comme moi !

— Guy, j'ignorais que vous étiez ici ! Je croyais que vous étiez de garde ce matin !

— Je me suis échappé, car je n'aurais pu supporter un moment de plus sans vous voir. Dites-moi que cela vous fait plaisir, sinon je me troue la cervelle.

En entendant cette déclaration extravagante autant que théâtrale, Gina pensa que sa mère allait éclater de rire. Mais, au contraire, elle répondit d'un ton très doux :

— Enfin, mon cher Guy, vous savez bien que j'ai toujours plaisir à vous rencontrer. Vous me faites une heureuse surprise en venant me rendre visite aussi tôt dans la matinée.

— Mais comment aurais-je pu vivre un instant de plus sans être près de vous ?

Alors que Guy Dawes embrassait passionnément la main de Lady Langdale, celle-ci découvrit, par-dessus sa tête baissée, Gina qui la fixait de ses yeux ronds.

— Oh, te voici, chérie. Je savais bien que tu m'attendais ici.

Guy Dawes sursauta et se tourna vers Gina, surpris.

Lui prenant le bras, Lady Langdale déclara :

— Je vous présente ma fille Gina. Je vous avais annoncé son retour de Bath hier. Gina, voici le capitaine Guy Dawes, un ami qui s'est montré d'une gentillesse précieuse après la disparition de ton père.

Gina tendit sa main au capitaine. A peine l'eut-il effleurée qu'elle acquit la conviction que son attitude était trouble, et elle le détesta dans l'instant.

— Ainsi donc, vous êtes revenue de l'école, dit-il. J'espère que vous retrouverez avec plaisir les lumières de Londres. Mais en même temps, votre présence m'effraie.

— Mais pourquoi donc ? s'étonna Lady Langdale.

— J'ai peur que vous me négligiez, à présent que vous avez votre fille auprès de vous. Si je ne suis plus désiré par la plus belle, la plus séduisante femme que j'aie connue, le seul recours qui me reste est de noyer mon désespoir dans la Tamise.

— Vous n'aurez pas à faire pareille chose, le tança-t-elle. Il va falloir que vous m'aidiez à trouver des jeunes gens aussi charmants que vous pour distraire Gina et l'accompagner aux bals, maintenant que son éducation est achevée.

— Ce ne sera pas difficile.

Il adressa à Gina un regard qu'elle jugea quelque peu impertinent avant de poursuivre :

— Elle est très jolie, mais comment la comparer à Aphrodite elle-même ? Ce serait impossible !

— Enjôleur, fit Lady Langdale avec un sourire ravi.

Gina prit conscience que sa mère aimait les compliments aussi excessifs.

Elle encourageait même le capitaine à de telles flatteries. De plus, ils semblaient tous les deux très intimes.

Ce qui était saugrenu.

Lady Langdale venait de fêter son trente-neuvième anniversaire. Tandis que le capitaine Dawes n'avait guère plus de vingt-quatre ans, sinon moins.

« Pourquoi ce comportement extravagant ? » s'interrogea Gina.

Plus tard, quand il se fut retiré, elle risqua quelques questions à son sujet.

— C'est un jeune homme si charmant, fit Lady Langdale. Et, comme tu as pu le constater, il m'adore.

Comme sa fille ne faisait pas mine de réagir, elle continua :

— Ma chérie, si tu te souviens, j'ai toujours eu des hommes amoureux autour de moi. Certes, je ne les avais pas autant remarqués du vivant de ton père, mais, depuis sa mort, je me sens tellement seule.

— Je le sais, maman, fit Gina impulsivement, et je me suis fait du souci pour toi, à l'école. Tu aurais dû me laisser revenir.

— Bien sûr, ma chérie, mais ton père avait beaucoup insisté pour que tu fasses tes études dans cette école, la plus chic d'Angleterre ! Comment aurais-je pu me montrer égoïste au point de t'en retirer ?

— A présent, je suis là.

Gina espérait que, désormais, sa mère n'aurait plus autant besoin du capitaine Dawes.

Néanmoins, s'étant acquitté de ses devoirs militaires, il fut de retour à l'heure du thé. Sans se faire annoncer.

Gina fut choquée de constater qu'il disposait d'un trousseau de clés de la maison ; ce qui lui évitait de prévenir les domestiques.

Elle aurait voulu que sa mère comprenne qu'elle avait commis une erreur.

Mais, pour l'heure, elle devait admettre l'indulgence de celle-ci. De toute évidence, Lady Langdale avait succombé au charme du capitaine, recherchant ses compliments qu'elle écoutait avec un sourire ravi.

Elle s'adressait à lui d'une voix douce et enjôleuse, que Gina ne lui avait encore jamais connue.

En gagnant sa chambre, elle se demanda comment sa mère pouvait se révéler assez inconsciente pour encourager les avances d'un homme tellement plus jeune qu'elle.

Au dîner, il y avait eu plusieurs invités qu'elle soupçonna d'être des amis du capitaine Dawes plutôt que de sa mère. Sans doute, les avait-il invités aux frais de Lady Langdale.

Après ce jugement sans appel, Gina se morigéna. Peut-être se trompait-elle sur son compte !

Dans l'obscurité de sa chambre, elle songea aux événements de la journée avec un vague sentiment de malaise dont elle ne parvenait pas à deviner la source.

Cependant, elle avait la certitude que Guy Dawes jouait la comédie et qu'il n'y avait rien de sincère dans ses propos. Elle avait même aperçu un reflet dur dans son regard, une ou deux fois. Mais surtout, elle n'avait pas oublié qu'il avait dérobé le sceau en or sur le secrétaire de sa mère.

Il faudrait qu'elle en parle avec elle sans toutefois déclencher une scène : c'était la dernière chose qu'elle souhaitait.

« Mais pourquoi l'a-t-il pris ? Pourquoi ? »

Aucune réponse ne lui venait à l'esprit.

En se réveillant, elle se souvint qu'elle devait aller faire des emplettes avec sa mère.

— Je vais me lever tôt, chérie, lui avait-elle dit. Nous irons d'abord chez Madame Rosamund avant le déjeuner, et ensuite nous ferons deux autres boutiques.

— Mais j'ai déjà acheté une garde-robe complète à Bath, maman.

— Bath ! s'était exclamée Lady Langdale d'un ton méprisant. Cela ne saurait être aussi élégant que Bond Street. Madame Rosamund est très prisée, mais je veux que, à ta première sortie, tu brilles comme une étoile. Car c'est cela que les gens attendent de ma fille.

— De toute façon, je ne serai jamais aussi belle que toi.

— C'est ce que Guy ne cesse de me dire. Il n'empêche, ma chérie, que tu

es adorable, et je suis convaincue que tu auras très vite de nombreux prétendants.

Horriifiée, Gina leva les mains.

— Maman, tu es bien pressée. J'ai envie de découvrir tout ce dont j'ignorais l'existence avant d'aller à l'école. Je suis trop jeune pour me marier. Il sera bien temps d'y penser quand je serai plus âgée. Et seulement à condition de trouver l'homme avec qui je me sentirai en harmonie.

— Je suis certaine que tu rencontreras rapidement celui qui te convient. N'ai-je pas épousé ton père après ma première saison ? En tout cas, j'espère que tu feras la connaissance de quelqu'un d'aussi distingué.

Gina hésita un instant avant de demander :

— Le fait que Papa ait été bien plus vieux que toi ne t'a jamais gênée ?

— Oh, non ! répliqua vivement Lady Langdale. Ton père était un homme merveilleux. Bien sûr, il avait tant de charges à assumer que je n'étais pas son unique horizon, ce qui eût été le cas avec quelqu'un de plus jeune.

— Maman, je suis sûre que tu as de nombreux hommes à tes pieds. Des personnes aussi importantes et respectées que l'était papa. Des parlementaires ou des membres de la Cour...

Comme sa mère ne répondait pas, Gina devina que cette perspective ne l'enchantait guère. Lady Langdale n'était pas attirée par des gens aussi sérieux. Sans doute, voulait-elle à présent combler le manque qu'elle avait éprouvé pendant sa jeunesse.

C'était pour cela qu'elle prêtait l'oreille aux ridicules compliments du capitaine Dawes.

« Pourquoi une telle comédie ? » s'interrogea Gina.

Elle s'était toujours fiée à son instinct et ses camarades d'école plaisantaient souvent à ce sujet.

— Dis-nous l'avenir, Gina. Tu ne t'étais pas trompée à propos de Suzie.

Elles aimaient toutes Suzie, une jeune fille issue d'une famille très pauvre.

Ses parents avaient durement trimé pour la lui faire entrer dans une école aussi coûteuse. Mais Suzie s'était montrée d'une absolue franchise au sujet de sa situation, sans pour autant s'apitoyer sur son sort.

Au contraire, elle les avait bien fait rire en leur racontant la façon dont ses parents joignaient les deux bouts et comment il lui arrivait de venir à pied plutôt que de prendre une voiture de louage.

Un jour, Gina lui avait affirmé que bientôt tout irait pour le mieux.

— Et tu seras très heureuse de cette bonne fortune inattendue, avait-elle ajouté.

— Que veux-tu dire ? avait demandé Suzie. Betty va me faire cadeau d'une de ses vieilles robes... ?

C'était une triste plaisanterie. Betty était bien connue pour être avare et ne jamais rien offrir à personne.

Ce qui les amusa ; mais Gina avait alors déclaré d'un ton grave :

— Mais non, Suzie, je suis sérieuse. Avant la fin de l'année, toi et les

tiens, vous aurez déménagé et vous vivrez désormais dans l'aisance.

— Si seulement tu étais dans le vrai ! avait dit Suzie, peu convaincue.

Mais, le mois suivant, elle avait reçu une lettre de sa mère.

Son parrain, qu'elle n'avait pas revu depuis des années, venait de mourir aux Indes, où il possédait diverses propriétés. C'était un homme riche et il lui léguait tous ses biens. Suzie ne parvenait pas à croire ce qu'elle lisait.

— Gina ! Tu avais raison ! Comment as-tu fait ?

Par la suite, Gina avait eu beaucoup de difficultés à repousser les demandes incessantes de ses camarades.

— Je veux bien, mais seulement une fois tous les deux mois, avait-elle décidé. Alors il est inutile de me solliciter tout le temps.

Elle savait qu'elle ne devinait pas l'avenir, mais seulement les pensées des autres.

Des vibrations personnelles qu'elle arrivait à interpréter.

Elle était donc certaine que le capitaine Dawes avait des intentions cachées pour agir ainsi avec sa mère.

Peut-être l'admirait-il, mais il ne l'adorait pas comme il le simulait. Elle était tellement plus âgée que lui...

Certes, son père avait été bien plus vieux que sa mère, mais il l'aimait sincèrement. Et il ne souhaitait que la protéger du malheur quelle pourrait rencontrer dans le monde où ils vivaient.

Il avait dit une fois à sa fille :

— Les gens peuvent se montrer très cruels avec une belle femme. Et ta mère est si confiante. Elle croit tout ce qu'on lui dit. Je redoute toujours qu'elle ne soit un jour blessée par la duperie de certains.

— Mais elle sera toujours en sécurité avec nous.

Il l'avait prise alors dans ses bras.

— Ma chère fille, tu es aussi intelligente que sensible. Si tu te sers de ton esprit, tu survivras à toutes les difficultés de l'existence, quelles qu'elles soient. Ce qui n'était pas le cas de sa mère.

A présent, Gina se posait la question : comment la mettre en garde contre le capitaine Dawes sans provoquer sa colère ?

« Je dois lui parler, songea-t-elle. Mais ce sera difficile durant la journée. »

Leur coche suivait les rues et sa mère ne cessait de faire des signes aux connaissances qu'elles croisaient. Depuis que Gina était de retour, les visites se succédaient. Ou bien alors, elles se retrouvaient en compagnie du capitaine Dawes, qui ne cessait de fixer sa mère avec une expression d'adoration, du moins le croyait-elle.

La veille au soir, elle n'avait pas rejoint sa chambre en même temps que sa fille. Elle était restée au salon avec le capitaine Dawes et deux invités.

Il avait proposé une partie de whist.

Ce qui avait donné à Gina un prétexte pour s'écarter. Le voyage l'avait fatiguée. Les routes étaient en piètre état et, malgré ses solides arceaux, la

voiture cahotait le plus souvent.

Comme elle ne réussissait pas à trouver le sommeil, elle décida d'aller bavarder un instant avec sa mère comme lorsqu'elle était enfant.

Quand son père rentrait tard de la Chambre des Lords, il la trouvait souvent assise en train de discuter avec sa mère.

Elle s'était levée et avait enfilé le joli peignoir en satin bleu qu'elle s'était acheté à Bath, avant de traverser le couloir jusqu'à la chambre de sa mère. Lorsqu'elle avait ouvert doucement, à la clarté de la chandelle, elle avait découvert avec surprise que le lit était vide. Pourtant, elle était certaine d'avoir entendu sa mère monter.

Elle devait être dans son boudoir. Alors qu'elle s'approchait de la porte de communication, elle entendit parler et se figea sur place.

Le capitaine Dawes était avec sa mère.

— Je comprends, cher Guy. A notre époque, il est très difficile pour un jeune homme de ne pas s'endetter.

— Je suis acculé, s'était exclamé Dawes d'un ton exagérément dramatique, rien que par cette dette de 500 livres. Comme vous le savez, ma déesse, il faut absolument que je l'honore.

— Bien sûr, avait acquiescé Lady Langdale. Vous trouverez un billet à ordre dans le tiroir.

— Vous êtes la bonté faite femme. Un ange qui m'est envoyé du Paradis. Comment vous remercier ?

En écoutant sa voix pleine de ferveur, Gina avait deviné qu'il baisait à présent la main de sa mère.

Puis il avait ouvert le tiroir.

— Je l'ai, avait-il dit.

— Alors remplissez-le pour moi et je le signerai.

Après quelques secondes de silence, le capitaine Dawes s'était exclamé :

— Oh, mon Dieu ! Je me suis trompé !

— Mais en quoi ?

— Pardonnez-moi d'être à ce point stupide. J'étais préoccupé par ma situation désespérée. J'ai inscrit 1 000 livres au lieu de 500. Encore mille pardons. Je vais déchirer ce billet à ordre.

— Certes non. Si vous avez d'autres dettes, vous auriez dû vous en ouvrir à moi.

— J'ai honte. Comment importuner une aussi belle femme ? Je me fais horreur. Je suis tellement stupide. Vous êtes la seule à me comprendre.

— Bien sûr. Maintenant, laissez-moi signer ce billet à ordre.

Gina en avait suffisamment entendu.

Elle était retournée furtivement jusqu'à sa chambre et s'était remise au lit.

Elle savait à présent quelles étaient les intentions de Guy Dawes. Après avoir dérobé le sceau en or, il venait de se faire remettre 1 000 livres par sa mère.

Sans doute, ses exploits ne s'arrêtaient pas là. Combien de choses avait-il

déjà volées dans la maison ?

Gina sentit la colère bouillir en elle.

« Comment ose-t-il abuser ainsi de la confiance de maman ? Alors que mon père n'est plus là pour la protéger. »

Elle devait absolument intervenir, tout en sachant qu'il était vain d'en parler à sa mère. Jamais elle n'admettrait que le capitaine Dawes ne la flattait que pour ses besoins égoïstes.

Il fallait qu'elle demande de l'aide !

Mais à qui ?...

Chapitre 2

Gina dormit très mal. Au matin, elle descendit prendre son petit déjeuner, sachant que sa mère se faisait servir le sien dans sa chambre.

Comme elle était seule, elle en profita pour explorer la maison afin de voir ce qui pouvait avoir disparu. Elle commença par le cabinet de travail de son père.

Bien sûr, les livres étaient encore là et, pour autant qu'elle s'en souvînt, rien ne manquait sur le bureau.

Mais un soupçon lui vint tout à coup.

Elle passa dans le salon pour inspecter la collection de boîtes à priser qui se trouvaient sous les vitrines. Elle se pencha sur les plus précieuses en priant pour que ses craintes ne soient pas fondées. Si l'une d'elles manquait, sa mère ne s'en était certainement pas aperçue : elle n'avait jamais porté le moindre intérêt à la collection de son père.

Au premier regard, elle fut rassurée. Puis, elle se rappela brusquement celle dont le couvercle était orné d'une miniature de la Grande Catherine, sortie de diamants et de perles.

— Elle aurait été offerte à Catherine de Russie par le prince Orloff, lui avait dit son père, en même temps que le célèbre « diamant d'Orloff » qui est l'un des plus beaux qui soient au monde.

Mais, songea Gina, il avait également la réputation de porter malheur. Et le destin semblait l'avoir confirmée.

La boîte de la Grande Catherine n'était plus là, ainsi que deux autres. La première, du XVI^e siècle, représentait un soldat de belle prestance. Mais elle préférerait encore la deuxième, décorée de fleurs faites de minuscules éclats de pierres.

Gina se précipita vers la seconde table.

Les boîtes y étaient plus amusantes. L'une était en forme de bateau, une autre de pipe, et une autre encore avait la silhouette du roi Charles Spaniel.

Mais là aussi, il en manquait une.

Gina, indignée, fut sur le point de dévaler l'escalier pour dénoncer les méfaits du capitaine Dawes à sa mère.

Elle pourrait aussi le traîner devant les magistrats afin de le faire jeter en prison. Mais, au même instant, elle eut le sentiment que son père lui parlait, qu'il lui demandait de ne pas se laisser emporter par la panique, de conserver

son calme. Même si sa mère acceptait de l'écouter, cela risquait de déclencher une scène terrible. Lady Langdale, qui buvait littéralement les fadaises du capitaine Dawes, volerait sans doute à sa défense. Son père n'aurait pas voulu qu'elle blesse ainsi sa mère.

La première chose à faire était d'enfermer tous les objets de valeur. Dans chaque verrou des vitrines, il y avait une clé en or. Elle les tourna et les mit dans sa poche, puis elle continua à explorer la maison.

Elle s'interrogeait : Guy Dawes avait-il déjà la main basse sur les bijoux de sa mère ?... Lord Langdale, qui savait à quel point elle les aimait, lui en avait systématiquement offert pour son anniversaire et à Noël.

— J'avais songé à un petit Fragonard pour ta mère, avait-il confié une fois à Gina. La femme qu'il représente lui ressemble de façon frappante. Mais je savais qu'elle aimerait mieux un collier de diamants.

— Mais elle en a déjà un !

— J'ai une longue expérience en cette matière. Les jolies femmes n'ont jamais assez de bijoux pour rehausser leur beauté.

Il avait ajouté en souriant :

— Quand tu seras plus vieille, tu me diras quelle est ta pierre préférée.

— J'aimerais mieux un livre, papa, avait-elle répondu.

Ce qui avait fait rire son père.

— A mon avis, tu changeras d'opinion avec l'âge, ma chérie. Mais, pour ma part, je veux bien t'offrir les deux !

Gina songea quelle avait maintenant dix-huit ans. Et elle ne supportait pas l'idée que le capitaine Dawes touchât aux bijoux de sa mère.

Quand Lady Langdale apparut enfin au bas des marches, Gina, qui avait réussi à se maîtriser, l'embrassa tendrement.

— Ma chérie, nous allons faire des emplettes. Es-tu prête ? demanda Lady Langdale.

— Il faut seulement que je mette mon chapeau. J'espère qu'il va te plaire.

Lady Langdale examina d'un œil critique le cabriolet décoré de fleurs des champs, tandis que Gina en nouait les rubans sous son menton.

— Oui, il te va bien. Mais nous en trouverons sûrement un plus joli chez une de mes modistes.

— Auparavant, je voudrais que nous nous arrêtions à la banque. A présent que je suis de retour, j'aimerais contribuer à mes propres dépenses. C'était toujours papa qui y subvenait.

— Tout comme aux miennes, répliqua Lady Langdale avec une pointe de tristesse.

Gina songea que, si sa mère regrettait sincèrement son mari, elle ne pouvait s'être amourachée du capitaine Dawes.

Cependant, dès qu'elles eurent quitté la maison, elle ne perdit pas une occasion de parler de lui.

— Le capitaine est un merveilleux danseur. La semaine dernière, nous sommes allés à un bal superbe à Carlton House. J'aurais tant aimé que tu y

sois. Bien que les plus belles femmes de Londres soient présentes, Guy ma dit que je les éclipsais toutes. Je dois t'avouer que ce compliment m'a fait plaisir.

— Un compliment bien mérité. Tu devais avoir une foule de gentlemen à tes pieds.

— Oui, c'est vrai. Mais Guy se montre très possessif dès que je danse avec quelqu'un d'autre.

Gina retint son souffle avant de déclarer :

— Tu ne devrais peut-être pas danser toujours avec le même homme. Cela risque de prêter aux médisances.

Lady Langdale haussa les épaules.

— Pourquoi me soucierais-je des jaloux ?

Gina considéra qu'il serait maladroit de poursuivre.

Alors que les chevaux s'arrêtaient devant la Coutts Bank, sa mère ajouta :

— Je ne viens pas avec toi. Le directeur s'est montré quelque peu impertinent la semaine dernière. Je ne vois pas en quoi mes affaires le regardent !

— De toute façon, je n'en ai pas pour longtemps.

Dès que Gina entra, on la précéda vers le bureau privé du directeur. Elle l'avait déjà rencontré lorsqu'elle accompagnait son père qui n'avait jamais quitté la Coutts durant toute sa vie.

M. Matthews lui prit chaleureusement la main.

— Quel plaisir me vaut votre visite, mademoiselle Lang ! J'ai appris que vous étiez de retour depuis peu.

— Je voudrais savoir quelles dispositions je dois prendre pour utiliser des chèques. Je voudrais désormais régler mes propres frais, ainsi que père l'aurait souhaité.

— Monsieur votre père m'a dit, bien avant sa mort, que vous étiez une jeune femme extrêmement intelligente. Il avait donc décidé que vous vous occuperiez vous-même de votre patrimoine, dès que vous en auriez l'âge.

M. Matthews soupira.

— Bien sûr, Sa Seigneurie ne savait pas qu'il devait bientôt mourir. Mais il s'est clairement exprimé. De plus, son testament mentionne que vous devez être « votre propre maître », si je puis dire.

— C'est ce que je veux.

Il sourit.

— C'est très rare qu'une jeune fille, et même une femme plus mûre, gère ses biens mais, avec cette guerre, il y a tant de veuves qui doivent veiller sur elles-mêmes...

— Je souhaite seulement qu'elles en soient capables, dit Gina. Ma mère m'a dit que vous l'aviez mise en garde la semaine dernière contre ses excès.

Un instant, M. Matthews garda le silence, puis il répondit enfin :

— Mademoiselle Lang, il n'était certes pas dans mes intentions de discuter des affaires privées de Sa Seigneurie avec vous, mais, puisque vous avez abordé le sujet, je dois vous dire que je suis un peu préoccupé de constater que

Lady Langdale dépense beaucoup plus que du temps de votre père.

Gina l'avait écouté intensément et elle risqua :

— Je vous fais autant confiance que mon père, monsieur Matthews, et je voulais vous demander si ma mère n'avait pas versé de grosses sommes à un certain capitaine Dawes ?

M. Matthews réagit vivement.

— Je suis surpris que vous sachiez cela. Mais, évidemment, si votre mère s'en est ouverte à vous, je puis vous avouer que je considère que les sommes versées au capitaine Dawes sont hors de proportion par rapport à sa pension.

Gina savait que son père l'avait instituée légataire universelle, à l'exception d'une pension généreuse à sa mère. D'après son testament, Lady Langdale avait également le droit d'habiter chacune de ses demeures durant toute sa vie. Gina ne désirait pas se montrer trop curieuse.

— Merci pour votre accueil, monsieur Matthews. Je vais voir ce que je peux faire pour aider ma mère. Mais vous savez comme moi que mon père lui a toujours donné tout ce qu'elle voulait ; elle ne s'est jamais occupée personnellement de ses dépenses.

— Oui, bien sûr. C'est pourquoi il serait bien que vous puissiez lui faire comprendre avec tact qu'elle risque de s'endetter.

— Je n'y manquerai pas.

Sur ce, Gina prit ses billets à ordre et sortit.

Plus tard dans les boutiques, elle essaya de montrer un intérêt sincère devant les chapeaux et les robes que sa mère l'incitait à acheter. Aussi, fut-elle soulagée quand vint l'heure de rentrer.

Mais Lady Langdale exigea quelles se rendent d'abord à Rotten Row pour rencontrer les autres équipages qui étaient de sortie ce matin-là. Lorsqu'elles y arrivèrent, de nombreuses voitures découvertes circulaient encore. Les femmes qui s'y trouvaient avaient revêtu pour l'occasion des tenues ravissantes et s'abritaient sous de petites ombrelles. Lady Langdale, qui semblait les connaître toutes, les salua en passant.

Gina observa avec envie des jeunes femmes élégantes qui montaient en amazone.

Souvent, elle avait accompagné son père à Londres, mais elle préférerait galoper dans les prairies de Lavon House.

Cependant, si sa mère insistait pour rester à Londres, elle pourrait toujours venir jusqu'au parc, ne serait-ce que pour laisser s'ébattre sa monture.

Comme les équipages se faisaient plus rares, Lady Langdale décida enfin qu'il était temps de rentrer.

— Demain, nous viendrons plus tôt. J'avais oublié que je devais te présenter à toutes mes amies.

— Ce sera avec plaisir, maman !

Les chevaux trottaient déjà vers Stanhope Gâte lorsque Lady Langdale s'exclama :

— Oh, voici le marquis de Mortlake ! Le plus bel homme de Londres ! Ton père, qui le connaissait bien, le considérait comme un jeune homme très prometteur. Il a fait partie des gardes de la Maison Royale et Guy lui a parlé en bien des occasions.

Le marquis, qui montait un grand étalon noir, ne semblait faire qu'un avec lui.

Alors qu'il levait son haut-de-forme à leur passage, Gina entendit soudain une voix intérieure lui souffler qu'il pourrait lui venir en aide. S'il avait connu son père, elle n'aurait sans doute aucune difficulté à l'approcher. En retournant vers Berkeley Square, elle eut le sentiment que ses prières venaient d'être exaucées.

Après le déjeuner, Lady Langdale annonça qu'elle allait se reposer.

— Ce soir, nous dînons avec la comtesse de Dudely. Guy sera là et je tiens à être au mieux, sinon il pourrait être désappointé. S'il se montre après l'heure du thé, je lui demanderai de choisir les bijoux qui vont avec ma robe.

Gina se retint pour ne pas crier : si le capitaine Dawes touchait aux bijoux de sa mère, elle était certaine qu'il en disparaîtrait quelques-uns.

— Papa te venait toujours en aide à cette occasion, et j'espère que tu me permettras de le remplacer. J'adore cela.

Lady Langdale parut surprise, mais répondit :

— Certainement, ma chérie, si tu le désires. Je sais que tu as bon goût. Ainsi que ton père le disait, il faut que je brille, mais pas trop...

— A nous deux, nous saurons bien trouver, parmi tes merveilleux bijoux, ceux qui rehausseront ta beauté.

Et Gina fut sur le point d'ajouter : « Tout comme les diamants de la boîte à priser rehaussait la beauté de la Grande Catherine avant qu'on ne la vole. »

Mais elle ne pouvait avoir la cruauté de causer du chagrin à sa mère. Après tout, quels que fussent ses méfaits, le capitaine Dawes la rendait heureuse.

Dès que sa mère eut gagné sa chambre, Gina demanda une voiture et appela le majordome afin qu'il lui procure une servante pour l'accompagner.

— Ce sera une course très brève, car je crois que le marquis de Mortlake habite près d'ici.

— Mortlake House est située dans Park Lane, Mademoiselle Gina.

— C'est bien ce dont je me souvenais.

Il ne fallut guère plus de cinq minutes avant qu'elle se retrouve devant une imposante demeure à laquelle on accédait par une allée. Le portique d'entrée était aussi majestueux que la façade.

Gina demanda au valet de pied s'il voulait bien rapporter au marquis que Mademoiselle Gina Lang désirait le voir d'urgence. Il revint un long moment après.

— Sa Seigneurie va vous recevoir, mais elle a un autre rendez-vous peu après.

Gina sourit furtivement en songeant qu'elle avait déjà entendu cette

réponse. De la bouche de son père, lorsqu'il souhaitait ne pas rester trop longtemps avec les importuns.

Le marquis de Mortlake déjeunait avec l'un de ses amis les plus proches, Harry Vivian. Ils avaient servi dans le même régiment jusqu'à ce que le marquis ait été réformé. Harry, qui venait de perdre sa mère, était actuellement en permission.

Le marquis écoutait avec une attention fervente son récit des derniers événements d'Espagne.

— Dieu que tu m'as manqué ! Tous, vous m'avez tellement manqué ! s'exclama-t-il.

— Tu as de la chance de ne plus participer à cette guerre. Bien que Wellington soit confiant dans notre victoire, il faut bien reconnaître que les Français sont de sacrés combattants.

— Le plus extraordinaire, c'est qu'ici, à Londres, nul ne paraît se soucier de la guerre. Le Prince Régent donne régulièrement de folles soirées auxquelles tout le *beau monde* se rend.

— Mais j'ai oublié de te demander, fit Harry Vivian. Est-ce que ton épaule se rétablit ?

A la suite de sa blessure qui avait entraîné son retour en Angleterre, le marquis avait reçu son titre. Mais il avait eu beau se démenier pour repartir au front et retrouver son régiment, il s'était heurté au refus du Prince Régent et du Ministère de la Guerre.

— Avant tout, je ne tiens pas à ce que vous mouriez sous les balles des Français, lui avait déclaré le Prince Régent. Mais, je ne veux pas non plus que vous soyez fait prisonnier. Ce serait très mauvais pour le moral de nos troupes.

Le Ministère de la Guerre lui avait assuré qu'il avait fait son devoir et qu'il serait plus utile à Londres. C'est ainsi qu'il recevait en permanence les nouvelles de la campagne d'Espagne : les généraux avaient besoin de ses conseils, car il était à même de leur expliquer les difficultés que Wellington rencontrait sur le théâtre des combats.

Quant à Harry, il s'était montré encore plus tranchant :

— Ta bravoure t'a déjà valu deux médailles d'or. Ne sois donc pas aussi rapace ! Tu ne peux en vouloir une troisième !

Le marquis avait eu un sourire nostalgique.

— Je ne souhaite pas montrer mon courage. Je veux seulement me battre aux côtés de ces hommes qui m'ont toujours suivi et ont obéi à mes ordres.

— Certes, ils te vénèrent, Dieu sait pourquoi ! avait plaisanté Harry.

Comme le marquis restait songeur, Harry Vivian changea de sujet :

— Je me suis laissé dire que tu avais une nouvelle « charmeuse » dans ta vie. Je la connais ?

Le marquis sourit.

— Je ne pense pas que tu l'aies déjà rencontrée. Elle s'appelle Imogen

Strangway.

— La fille du troisième duc de Milchester ? J'ai entendu parler d'elle !

— Comme beaucoup d'hommes !

— Elle jouit d'une certaine réputation ! Fit Harry.

Le marquis ne se trompa pas aux propos de son ami : Imogen Strangway était sans nul doute l'une des femmes les plus passionnées et désirables qu'il ait jamais connues.

Étant lui-même l'un des plus beaux hommes de Londres, il n'avait cessé d'avoir des liaisons depuis sa sortie d'Eton. Avec lui, les mauvaises langues allaient bon train.

Imogen, qui n'était apparue dans sa vie que depuis deux mois, ne ressemblait à aucune de ses maîtresses précédentes.

Néanmoins, il ne se faisait aucune illusion : elle avait très habilement manœuvré pour le séduire.

— Il faut absolument que je rencontre cette *femme fatale*, déclara Harry.

— Je compte bien que tu m'accorderas tous tes moments libres et je te la présenterai dès demain.

— Dans une soirée — ou bien ici-même ?

— Ici. Je préfère bénéficier de ma cuisine et de ma cave. Je confierai à Imogen le soin de choisir les invités. Bien sûr, ils ne seront que des figurants.

Harry fronça brièvement les sourcils.

— Tu ne songerais pas à l'épouser, par hasard ?

— Oh, Seigneur, non ! Je n'ai nullement l'intention de me marier avec qui que ce soit. Mais Imogen m'empêche de penser trop amèrement à ce que j'ai laissé là-bas.

— Tu regrettes cette vie misérable, cet inconfort ainsi que la nourriture immangeable et l'obsession permanente de savoir si les munitions vont arriver à temps. Ou alors, de savoir s'il y aura des hommes pour s'en servir quand elles seront là... !

Le marquis s'esclaffa.

— C'est une assez bonne description de notre sort quotidien sur le champ de bataille.

— Mais rien n'a changé, si ce n'est que l'inconfort a empiré sur le front où nous nous trouvons à présent. Et que rien ne contrebalance le manque de bons chevaux et les ordres stupides des commandants.

Le marquis rit à nouveau.

— Pauvre Harry ! Tu devrais tout faire pour prolonger ta permission !

— J'ai bien l'intention de profiter de chaque seconde. Et je compte sur toi pour me faire rencontrer une personne aussi jolie que douce.

— Je vais en faire part à Imogen. Je suis persuadé que tu ne seras pas déçu.

Harry demeura silencieux un instant avant de dire :

— Si j'en juge à la réputation de Lady Imogen, il serait préférable que tu restes sur tes gardes.

— Tu veux dire qu'elle fait tout pour que je l'épouse, dit le marquis avec un accent cynique. Cela n'a rien de neuf, mon cher Harry. Chaque mère dont la fille est en âge de se marier, chaque veuve en quête d'un nouvel époux a essayé de me capturer d'une façon ou d'une autre. Tu sais aussi bien que moi que je suis un célibataire endurci et que j'entends bien le rester.

— Je partage ta position, dit Harry. Mais j'ai entendu dire un peu partout que Lady Imogen parvient toujours à atteindre son but.

— Dans le cas présent, je puis te l'assurer, elle va être déçue.

Harry observa son ami et se fit la réflexion que, mis à part son titre et sa fortune, il était compréhensible que les femmes le désirent. Mais jamais encore il n'avait remarqué ce regard dur chez le marquis.

Sans doute était-il choqué par la légèreté avec laquelle la société anglaise considérait la guerre. Comment, d'ailleurs, aurait-il pu leur expliquer ? que ce soit aux hommes qui n'avaient jamais entendu un coup de feu tiré, sous l'empire de colère ; ou aux bellâtres qui buvaient et jouaient dans les clubs de St. James's.

Harry n'exagérait pas lorsqu'il décrivait les souffrances des soldats qui progressaient en luttant pas à pas, là-bas, entre le Portugal et l'Espagne. Et qui attendaient parfois longtemps l'approvisionnement qui devait venir de l'arrière.

Les officiers souffraient de la faim autant que les hommes. Et, dans certains moments désespérés, les munitions venaient à manquer, sans qu'ils sachent si elles arriveraient un jour.

Il y avait aussi la crainte constante des espions qui se glissaient au sein de la population locale.

Alors qu'ils rencontraient des difficultés pour soigner leurs blessés et les conduire en sécurité.

Nul ne savait mieux que Harry à quel point le marquis s'était montré vaillant au combat.

Jamais découragé, il avait communiqué son élan à ses hommes qui l'accompagnaient dans les batailles en riant. Il avait un talent pour transformer la situation la plus désespérée en plaisanterie et tous ceux qui étaient sous ses ordres auraient donné leur vie pour lui.

— Je crois savoir que tu fais de l'excellent travail au Ministère de la Guerre et qu'ils te sont particulièrement reconnaissants.

— J'ignore qui a pu te dire une pareille absurdité. Ils ne cessent de me poser des questions idiotes auxquelles je ne peux pas répondre le plus souvent.

— Et les espions qui sont censés s'être glissés parmi nous, ici-même à Londres ? demanda Harry.

— S'ils existent, alors ils sont très bien déguisés. Un homme a réussi à se faire engager comme clerc au Foreign Office, mais nous nous en sommes vite débarrassés.

— Très sérieusement, mon père, qui est un excellent ami du secrétaire

d'Etat à ce même ministère, m'a confié que le vicomte Castlereagh est très préoccupé.

Il baissa la voix :

— Des informations concernant les mouvements de nos troupes ainsi que d'autres tout aussi importantes ont été transmises à Napoléon.

— On me rebat les oreilles avec cette histoire, protesta le marquis. Je ne crois pas quant à moi que Napoléon ait autant d'espions chez nous, et puis, quand bien même ce serait le cas, nous n'aurions guère l'occasion de les rencontrer.

— Ils ne sont pas obligatoirement français.

— Si tu penses que je dois soupçonner chaque sujet britannique qui me pose des questions sur mon régiment, tu parles dans le vide ! Pour moi, *l'espionnage* français n'est qu'un sujet de conversation destiné à effrayer de vieux généraux trop gras qui n'ont rien d'autre à faire !

— Très bien, fit Harry. Je ne fais que te rapporter ce que chacun dit. Même si j'ai tendance à le croire, du fait que Napoléon se trouve acculé. Les derniers prisonniers avaient pour la plupart moins de dix-sept ans.

— C'est intéressant, fit le marquis en changeant de ton. Tu veux dire qu'il serait à court d'hommes ?

— Il a subi des pertes considérables, mais il parvient quand même, je ne sais comment, par sa volonté ou grâce à la magie noire, à prendre l'offensive.

— Je crois que tu ferais bien de m'accompagner au Ministère de la Guerre demain, dit le marquis d'un ton professionnel. J'ai été stupide de ne pas y penser auparavant, mais ton aide pourrait nous être précieuse.

— D'accord, mais je ne vois rien qui puisse être d'un intérêt particulier.

— Réfléchis. Nous sommes toujours avides d'informations inattendues.

— Comme dans la vie privée, fit Harry, sarcastique.

— Cela ne se produit pas assez souvent.

Le majordome se présenta.

— Veuillez m'excuser, Monsieur le marquis, mais une jeune dame attend dehors, Mademoiselle Gina Lang : elle voudrait parler à Votre Seigneurie à propos d'une affaire pressante.

— Ha, ha ! s'écria Harry. Une affaire pressante avec une jeune dame pressée, voilà qui semble passionnant !

— Je suis certain qu'il va être question de charité pour une église en voie d'effondrement ou pour toute autre organisation dont je n'ai jamais entendu parler.

— Il me semble que je connais ce nom, « Lang », fit Harry pensivement. Mais je ne saurais y coller un visage.

— Cette jeune dame s'est présentée dans un élégant équipage, Monsieur, insista le majordome, avec un cocher et un valet de pied.

Harry partit d'un grand rire.

— Cela ne me semble guère annoncer une requête pour les petits mendiants ou les femmes enceintes dans la détresse !

Le marquis soupira.

— Je suppose que je dois la voir mais, Dawkins, dites-lui que je n'ai que quelques minutes à lui accorder car j'ai un autre rendez-vous que je ne puis manquer.

Dawkins servait le marquis depuis son enfance.

— Je m'en charge, Monsieur.

— Il y a souvent des femmes qui viennent sonner comme ça à ta porte ? demanda Harry quand ils se retrouvèrent seuls.

— La plupart du temps, je les connais déjà, et elles entrent sans y avoir été invitées.

— Ce qui n'a rien de neuf, commenta Harry. Est-ce que tu te souviens de cette fille d'Oxford dont nous ne parvenions jamais à nous débarrasser ? Comment s'appelait-elle ?

— Je vois que tu veux dire. Très jolie, mais elle refusait de considérer « non » comme une réponse.

— Ça pourrait être l'histoire de ta vie.

Le marquis se leva.

— Viens avec moi, nous allons recevoir cette Mademoiselle Lang. Je suis prêt à parier qu'elle vient pour une œuvre de charité.

— Qui te concerne directement, ajouta Harry.

— Je tiens le pari ! A présent, tu vas assister à la scène numéro un, lorsque j'écoute l'histoire pitoyable de ceux qui sont dans le besoin.

— Il n'en est pas question ! Je vais aller m'asseoir dans ton bureau et lire la presse. Mais ne reste pas trop longtemps avec elle, sinon je vais m'assoupir.

— Tu n'es vraiment pas très utile en cas d'urgence, fit le marquis tandis qu'ils quittaient la salle à manger.

Dawkins les attendait au rez-de-chaussée, devant la porte du salon. Harry passa devant lui et disparut dans le cabinet de travail. Un bref instant, le marquis se dit qu'il était stupide de perdre son temps et il envisagea de demander à Dawkins de reconduire Mademoiselle Lang.

Puis il se rappela quels étaient ses devoirs, même s'ils étaient fastidieux, et attendit stoïquement que Dawkins ouvre la porte.

Chapitre 3

Dès que le majordome l'eut admise dans le salon, Gina se sentit gagnée par la panique. Elle était tellement impatiente de voler au secours de sa mère qu'elle n'avait pas envisagé un seul instant quelle pouvait être la réaction du marquis de Mortlake. Peut-être se montrerait-il insensible à ses ennuis.

Ou, pis encore, cela risquait de l'amuser.

Pourtant, chacun s'accordait pour dire qu'il était non seulement un héros de la guerre mais un personnage très distingué. Ce qui avait fait oublier à Gina qu'il était jeune et qu'on lui prêtait d'innombrables liaisons amoureuses.

En le rencontrant au parc, elle s'était seulement souvenue qu'il avait été un ami de son père. Et qu'il appartenait au même régiment que Guy Dawes.

Sur le moment, elle avait cru qu'il était à même de comprendre ses problèmes.

Mais elle s'était sans doute trompée. Elle aurait dû tenter de se sortir seule de cette situation sans faire appel à qui que ce soit.

Soudain, elle brûlait du désir de s'échapper de cette maison, de retourner très vite chez elle.

« Je vais lui dire que j'ai changé d'idée, ou alors que j'ai un malaise... »

La seule idée de venir parler à un étranger des affaires privées de sa famille était absurde.

« Comment expliquer à quelqu'un que je ne connais pas que ma mère s'est amourachée d'un homme qui pourrait être son fils ? »

Mais surtout, le marquis pourrait très bien divulguer autour de lui toute cette histoire, et provoquer ainsi un scandale qu'elle tenait absolument à éviter.

« Comment ai-je pu me comporter de façon aussi stupide, sans réfléchir à tous les aspects de la situation ? Il faut que je m'en aille... Très vite ! »

Elle se dirigeait vers la porte lorsqu'elle s'ouvrit. Le marquis entra.

Tandis que Gina restait paralysée, il la découvrit avec surprise. Non, elle n'était certainement pas la « dame de charité » qu'il s'attendait à voir.

En général, il s'agissait de vieilles femmes ou, au mieux, de personnes d'âge mûr.

Alors qu'il avait devant lui l'une des plus jolies filles qu'il ait jamais rencontrées.

Il prit alors conscience qu'elle était effrayée et voulait partir.

Dans son regard, il retrouvait soudain ce qu'il avait lu trop souvent au Portugal dans les yeux des femmes qui fuyaient les troupes, britanniques ou françaises. Pourtant, jamais encore il n'avait vu pareille expression chez une dame de qualité, ce qui était indéniablement le cas de cette demoiselle.

Après un instant de silence, le marquis déclara d'une voix paisible, celle qu'il avait lorsqu'il interrogeait un jeune soldat qui avait fui au premier son du canon :

— Je crois que vous souhaitiez me voir.

Gina hésita avant de répondre :

— Je... j'ai changé d'idée, et... et je pense que je commets une erreur en... en vous dérangeant.

Les mots sortaient de ses lèvres de manière confuse.

Le marquis, sans se départir de son calme, répliqua :

— Mademoiselle Lang, vous m'intriguez, étant donné que vous prétendiez que vous deviez me voir d'urgence, je crois que ce serait une perte de temps si vous vous retiriez sur l'heure.

— Mais... vous avez à faire, bredouilla Gina. Et des... des problèmes importants à régler.

— Vous me laisserez le droit d'en décider, dit le marquis avec un sourire.

Il devinait que Gina voulait toujours disparaître de sa maison, ce qui aviva sa curiosité.

— Je suggère que nous nous asseyions et que vous me disiez pour quelle raison vous êtes venue me voir et dans quelle mesure je puis vous aider.

Elle semblait encore indécise, et il ajouta :

— Je vous promets de faire tout ce qui m'est humainement possible.

Il lut dans son regard une clarté nouvelle et, fugacement, elle parut oublier sa peur.

— Vous êtes sincère ? demanda-t-elle.

— Je ne fais jamais qu'exprimer mes pensées.

Comme il se dirigeait vers la cheminée, elle le suivit.

Il lui désigna le sofa et elle s'assit sur le bord, les mains croisées dans son giron.

Le marquis se fit la réflexion qu'elle cherchait à retrouver son calme.

Tout comme Gina, il avait reçu en don une certaine clairvoyance.

Dans l'armée de Wellington, il était certes un des plus brillants officiers, mais les soldats le considéraient surtout comme un magicien.

— Tu peux rien cacher à ce sacré « Engis », disaient-ils. Il te fera cracher la vérité avant que t'aies dit quoi que ce soit.

Wellington et lui étaient les deux seuls officiers à avoir l'honneur d'être appelés par leur prénom.

Sans savoir quoi que ce soit, le marquis avait maintenant la certitude que Gina était non seulement très jeune mais vulnérable.

Et qu'un problème la perturbait gravement.

Mais, dans le même temps, elle regrettait de l'avoir approché pour une raison qu'il ne comprenait pas encore.

Il s'installa dans un fauteuil, tout près d'elle, dans l'espoir qu'elle arriverait ainsi à se détendre. Et il croisa les jambes pour donner l'illusion d'être à l'aise.

— A présent, Mademoiselle Lang, dites-moi pour quelle raison vous avez fait appel à moi. Dois-je ajouter, si besoin est, que tout ce que vous pourrez me raconter restera confidentiel.

Gina songea qu'il lisait dans ses pensées, car c'était ce qui la préoccupait le plus. Maintenant, il allait être plus facile pour elle de se confier.

— Je vous remercie. Je... je n'avais pas conscience, avant de venir vous trouver, que... que je risquais d'être indiscrete. Et que... que je pouvais causer un tort considérable à une certaine personne si... si ce que j'ai à vous dire venait à filtrer hors de cette pièce.

— Vous avez ma parole que nul n'en aura écho, dit le marquis.

Comme Gina ne savait pas par où commencer, il l'encouragea :

— Votre nom est Lang. Seriez-vous apparentée à la belle Lady Langdale que j'ai eu le plaisir de rencontrer dans bien des soirées ?

— C'est... Il s'agit de ma mère.

— Votre *mère* ? Mais alors, j'ai connu votre père, je l'admirais tant. Il doit terriblement vous manquer.

— Plus que... je ne saurais le dire, fit Gina dans un souffle. Et... quand je suis revenue de l'école, j'ai beaucoup souffert... de son absence.

— Car vous revenez de l'école ?

— Oui, mon père m'avait envoyée à Bath, à l'Ecole d'Agrément. J'y ai passé deux années. Comme vous devez le comprendre, je me sentais loin, même durant les congés.

Le marquis savait maintenant pourquoi elle paraissait si jeune et n'avait pas cette assurance des jeunes femmes qu'il croisait dans la haute société.

— Mais désormais, vous êtes de retour chez vous. Y aurait-il quelque chose qui vous ennuie pour que vous soyez ainsi venue me demander conseil ?...

— Oui... c'est exact. Mais, en vous attendant... j'ai compris que ma démarche était très... très inconvenante. C'est pour cela que je voulais... me retirer.

— Puis-je vous dire, avant que nous poursuivions, que non seulement je souhaite venir en aide à la fille de Lord Langdale, mais que j'en serais fier.

Gina retint son souffle.

— Je... j'avais l'espoir que telle serait peut-être votre réponse... avant d'arriver ici.

— Pourquoi m'avez-vous choisi ?

— Ce matin, dit-elle sans plus réfléchir, nous nous sommes croisés dans le parc. Et soudain, j'ai eu l'impression que vous étiez la seule personne... vers laquelle je pouvais me tourner. C'était comme si mon père me disait... d'aller vous trouver.

Tout en parlant, elle songea qu'une telle déclaration, à un homme qu'elle n'avait encore jamais rencontré, pouvait paraître incongrue.

Généralement elle était très discrète quant à ses sentiments, même dans une situation anormale.

— Et vous voici, conclut le marquis. Maintenant, j'attends que vous m'expliquiez ce qui ne va pas.

Il était tellement accueillant qu'elle réagit très vite :

— Eh bien, cela concerne le capitaine Guy Dawes. Il fait partie de votre régiment... qui était également celui de mon père, il y a bien des années.

— Je connais effectivement le capitaine Dawes, dit le marquis. Je l'ai rencontré dans de nombreuses soirées. Vous aurait-il fait des avances ?

Mais, comme elle venait juste de quitter l'école, c'était là chose improbable.

En outre, d'après ce qu'il avait entendu dire, le capitaine Dawes préférait la compagnie des femmes plus âgées.

— Non... j'ai seulement fait sa connaissance, dit Gina. Mais il semble très lié avec ma mère... qui lui donne d'énormes sommes d'argent.

Le marquis se redressa et resta un instant silencieux avant de lui demander :

— Qu'entendez-vous par là ?

— Le directeur de la banque m'a prévenue que ma mère risquait de s'endetter, car elle se montrait dispendieuse avec la pension que mon père lui a fait verser. Le capitaine Dawes aurait ainsi reçu des versements importants.

— Ce qui me paraît extraordinaire, vu l'âge de votre mère, c'est que le capitaine Dawes réussisse à la convaincre de déboursier de telles sommes.

— J'ai surpris leur conversation alors qu'ils se trouvaient dans le boudoir de ma mère, fit Gina à voix basse.

Elle se tut brusquement, effrayée à l'idée d'avoir pu espionner sa mère, puis elle poursuivit :

— Je... je l'ai entendue accepter de donner cinq cents livres au capitaine Dawes afin de solder une dette d'honneur. Mais il a rédigé un billet à ordre de mille livres, par erreur a-t-il prétendu, et ma mère lui a dit de... de ne pas le modifier.

— Je comprends que cela ait pu vous choquer, dit le marquis. Avez-vous discuté avec votre mère de sa... générosité ?

Gina secoua la tête.

— Non... j'avais peur de la perturber. Elle n'a jamais rien compris à l'argent, car mon père s'est toujours occupé des comptes. Mais ce n'est pas uniquement pour cela que je suis venue vous trouver.

— Que voulez-vous dire ?

— Alors que j'étais dans le petit salon, le capitaine Dawes est entré. Ignorant ma présence, il a pris un sceau en or que mon père avait offert à ma mère et l'a mis dans sa poche.

— Vous en êtes bien certaine ? demanda le marquis d'un ton âpre. Car

vous devez avoir conscience, mademoiselle Lang, que vous portez là une lourde accusation contre un officier de cavalerie de la Maison Royale !

— Tout d'abord, j'ai cru qu'il y avait une explication. Mais ensuite, j'ai voulu vérifier si rien ne manquait dans la collection de boîtes à priser de mon père. Elles ont toutes une très grande valeur, et j'ai constaté que quatre d'entre elles, très précieuses, avaient disparu.

Le marquis se leva brusquement. Cette affaire était plus sérieuse qu'il n'avait pensé.

— Je suppose qu'il est impossible de prouver que c'est bien le capitaine Dawes qui a dérobé ces boîtes à priser ? fit-il lentement.

— Je n'aurais pas imaginé que ce pouvait être lui, si... si je ne l'avais pas vu prendre ce sceau sur le bureau. Il y a peut-être d'autres choses qui se sont volatilisées... mais je ne peux pas le confirmer.

— Vous n'en avez rien dit à votre mère ?

— Mon père a toujours veillé à ce qu'elle ne soit pas blessée ni inquiétée... Mais à vrai dire, je pense surtout qu'elle ne me croirait pas, avoua Gina.

— C'est très probable.

— Mais vous comprenez... Je ne sais pas quoi faire... Je redoute qu'il ne s'empare de certains bijoux... ou de quoi que ce soit d'autre.

— Si cela se produisait, Lady Langdale pourrait-elle s'en apercevoir ? demanda le marquis.

— Elle n'a pas découvert le vol des boîtes à priser, mais elle se rendrait compte de la disparition de ses bijoux. Elle les aime tant.

Elle ajouta d'un air malheureux :

— Si elle venait à accuser le capitaine, cela provoquerait un terrible scandale. Ce que mon père n'aurait jamais voulu.

— Je partage votre point de vue, et je comprends votre dilemme. L'affaire est grave.

— Que dois-je faire ? Si je laisse aller les choses, le capitaine Dawes demandera de plus en plus d'argent et continuera à voler les trésors qu'a laissés mon père...

Le marquis porta la main à son front.

Il était devant un problème hors du commun, auquel il avait rarement dû faire face.

Il devait absolument le résoudre, c'était une question d'honneur. Lord Langdale avait été un homme d'Etat hautement respecté. Et le scandale qui pouvait s'ensuivre toucherait sa belle épouse qui était *persona grata* à Carlton house.

De plus, le marquis devait aussi penser à son régiment. A la consternation qui se répandrait quand chacun apprendrait qu'un officier était devenu un vil voleur.

Il repassa dans son esprit toutes les facettes de l'affaire. Cet incident n'avait rien de bénin et ses conséquences pouvaient se révéler désastreuses.

Comme son silence se prolongeait, Gina dit d'un ton nerveux :

— Je suis désolée de... de vous ennuyer ainsi... alors que vous avez tant d'autres préoccupations... mais je ne savais vers qui d'autre... me tourner.

— Ne vous inquiétez pas, vous avez eu tout à fait raison de venir me trouver. Et vous avez fait preuve d'une grande intelligence en comprenant à quel point ce serait catastrophique si tout cela venait à se savoir, non seulement pour votre mère et le capitaine Dawes, mais pour le régiment de votre père.

— Mon père était si fier de ses Gardes Royaux qu'il n'aurait pas supporté l'idée que quelqu'un souille l'honneur de ses officiers.

— J'ai quelque peine à croire que Dawes se soit abaissé au point de voler.

— Avec tout l'argent qu'il a... reçu de ma mère, il me paraît bizarre qu'il ait également besoin de... de dérober ce sceau en or. J'avais espéré qu'il le remettrait sur le bureau, mais il n'y était toujours pas quand j'ai quitté la maison.

— En êtes-vous certaine ?

— Tandis que j'attendais mon équipage, je me suis rendue dans le petit salon pour m'en assurer.

— Cette affaire ne saurait continuer.

— Vous allez parler au capitaine Dawes ? Mais il va tout nier !

— Bien sûr, et nous n'avons aucune preuve. A moins que l'objet du délit soit encore en sa possession. Mais, il peut très bien l'avoir déjà négocié.

— J'ai fermé les vitrines à clé. Mais les quatre boîtes manquantes étaient les plus précieuses... Celles dont mon père tirait le plus d'orgueil.

— Je comprends vos sentiments. J'éprouverais la même chose si l'on touchait à l'une de mes collections.

Gina se surprit alors à regarder autour d'elle et se reprit : elle n'était pas là pour s'intéresser au marquis, mais à la liaison que sa mère entretenait avec un jeune homme méprisable.

Le capitaine Dawes méritait d'être banni de son régiment. Toutefois, il fallait éviter à tout prix un scandale autour de la personne d'un officier de la Cavalerie Royale. Surtout en cette période, où de nombreux soldats se battaient en terre étrangère contre Napoléon.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle dans un souffle.

— J'ai bien l'intention de résoudre ce problème, mais la difficulté, ainsi que vous le savez, c'est comment.

— Vous comptez... réellement m'aider ?

— Vous connaissez déjà la réponse, fit le marquis avec un sourire. Mais, pour cela, il faut que vous me fassiez entièrement confiance. Même si la manière dont je vais procéder vous étonne. Il va me falloir agir discrètement et calmement afin que nul ne soit au courant, excepté vous et moi.

— Oh, merci, merci ! s'écria Gina. Je n'ai pas réussi à trouver le sommeil cette nuit... tellement j'étais tourmentée... Et voilà que vous répondez à mes prières. Vous êtes merveilleux !

— Il me semblait bien que vous aviez prié avec ferveur, déclara le marquis qui, aussitôt, songea que ce genre de propos lui était inhabituel.

Comment pouvait-il être aussi certain que cette jeune fille priait, non seulement en paroles, mais de tout son cœur ? Son expression était différente, à présent. Elle le regardait comme s'il était un archange descendu du ciel.

Il avait souvent lu la passion, l'admiration ou la colère dans les yeux des femmes. Mais jamais encore il n'avait eu, comme en cet instant, le sentiment de descendre de l'Olympe. D'être un chevalier à l'armure étincelante décidé à affronter le dragon.

Devant son silence, Gina risqua :

— Que... que suggérez-vous ?

— Je suis en train d'y réfléchir.

Puis, il eut une exclamation soudaine.

— Je sais ! Je vais d'abord rencontrer Dawes pour vérifier s'il est aussi nuisible que vous le croyez. Toutefois, je dois éviter qu'il me soupçonne de le surveiller.

— Mais comment allez-vous faire ?

— A la fin de la semaine, je donne une soirée à Arrowhead, mon manoir à la campagne. Je vais adresser une invitation à votre mère en lui demandant si vous pouvez l'accompagner. Je prétexterai qu'ayant bien connu Lord Langdale, j'ai très envie de rencontrer sa fille.

Sous les yeux étonnés de Gina, il poursuivit :

— Et j'inviterai par la même occasion le capitaine Dawes qui, je le pressens, ne saura refuser.

Il prit un ton sarcastique pour prononcer cette dernière remarque : il savait pertinemment que les réceptions d'Arrowhead étaient très prisées.

Le Prince Régent lui-même avait toujours accepté d'y participer.

— Ma mère sera ravie, acquiesça Gina.

Le marquis mit un tact infini à poser sa dernière question.

— Il est certain que votre mère ne peut apprécier la compagnie de Dawes après avoir vécu avec l'homme si brillant qu'était votre père, n'est-ce pas ?...

— C'est ce que j'ai moi-même pensé lorsque je l'ai vu la première fois. Mais, cette nuit, j'ai compris. Mon père, voyez-vous, était bien plus âgé qu'elle et, même si elle l'aimait intensément, je crois que, parfois, elle avait quelque difficulté à saisir sa pensée.

Elle se détourna timidement avant d'ajouter :

— Le capitaine Dawes séduit ma mère par ses compliments excessifs, ses attentions exagérées. Et il ne semble que parler d'elle.

Elle confirmait ce que le marquis avait soupçonné. Dawes abusait Lady Langdale fort habilement afin qu'elle lui donne tout cet argent.

— A Arrowhead, je garderai un œil sur Dawes, et je percerai ses intentions. Je vais inviter quelques hommes plus âgés et fiables qui seront sans nul doute des adulateurs de votre mère et sauront la distraire.

— Comment pouvez-vous... vous montrer aussi généreux ? fit Gina, la

voix tremblante. Je me sens tellement perdue et... et si peu faite pour aborder seule cette situation... Et voilà que vous agissez très exactement comme je... je l'avais rêvé.

— Fiez-vous à moi. Et, une fois encore, je vous répète qu'aucun de nos propos ne filtrera hors de cette pièce.

Gina se leva.

— Je vous ai pris beaucoup trop de votre temps et j'aimerais vous exprimer ma gratitude.

Comme le marquis ne décelait plus aucune trace de frayeur dans ses yeux, il songea un instant à le lui dire.

Mais, ayant peur de la choquer, il se contenta de la raccompagner jusqu'à la porte, où il précisa avant d'ouvrir :

— Ne faites rien, ne dites rien jusqu'à ce que nous nous retrouvions vendredi à Arrowhead. Il faut que nous prenions Dawes en flagrant délit et je ne veux pas qu'il devine ce que nous préparons.

— Je... je vais prendre garde à ne pas... éveiller ses soupçons, murmura Gina.

— Il est essentiel qu'il n'ait pas le moindre doute. Si nous le démasquons, nous parviendrons peut-être à régler tout ceci sans que quelqu'un soit au courant, même votre mère.

— Si cela pouvait être vrai, dit Gina. Ma mère vit dans la confiance et, quand elle découvre que quelqu'un a mal agi, elle est bouleversée.

— Notre devoir est donc de la protéger contre des hommes tels que Dawes.

Le marquis lut une telle reconnaissance dans le regard de Gina qu'il eut la conviction d'avoir répondu à son vœu le plus cher.

Il ouvrit la porte et l'escorta jusqu'au bas des marches.

Quand il prit la main de Gina, elle éprouva une douce sensation : au contraire du capitaine Dawes, cet homme-ci était noble et bon.

— Au revoir, mademoiselle Lang. J'ai été ravi de vous connaître.

— Je vous remercie de tout cœur, dit-elle en faisant une courte révérence.

Elle monta dans la voiture qui s'éloigna aussitôt.

Le marquis, quant à lui, gagna son cabinet de travail où il trouva Harry, plongé dans la lecture des journaux, confortablement installé dans un fauteuil.

— Tu lui as consacré du temps. Cela t'a coûté combien ?

— Pas un shilling. A vrai dire je n'avais pas compris que le père de Mlle Lang était Lord Langdale de La von. Tu te souviens certainement de lui ?...

— Bien sûr. Il visitait très souvent la caserne à mes débuts au régiment. Un homme très intéressant et extrêmement intelligent.

— Comme sa fille. Puisque Lady Langdale ne porte plus le deuil, je leur ai demandé de venir à Arrowhead pour la soirée de vendredi.

— Tu ferais aussi bien d'inviter son fidèle compagnon, rétorqua Harry. Je suppose que tu n'as jamais rencontré Guy Dawes, un jeune dandy qui

fréquente les cercles de jeu.

— Comment le sais-tu ?

— Je l'ai vu deux ou trois fois au *White's*, et plusieurs personnes m'ont dit qu'il paraît gros mais qu'il n'avait sans doute pas d'argent en poche.

C'était exactement le genre d'information dont le marquis avait besoin. Néanmoins, il n'avait pas l'intention de violer la promesse qu'il venait de faire à Gina.

— Je veux que tu viennes à cette soirée ; tu m'aideras à distraire nos invités. Et puis, incidemment, je désirerais te montrer quelques-uns de mes nouveaux chevaux.

— L'idée de décliner ton invitation ne m'effleure même pas. Qui d'autre sera là ?

— Je me le demandais. Imogen, sans doute.

— Inévitable, plaisanta Harry, et pour moi ?...

— Qui souhaiterais-tu ?

— Une personne de bonne éducation *et* prête à reconforter un pauvre soldat qui n'a pas vu de jolie femme depuis des mois !

Le marquis s'esclaffa.

— Aucun problème. Je vois déjà au moins une dizaine de créatures correspondant à tes vœux.

— Invite-les toutes ! Ne sommes-nous pas là pour nous amuser ? Alors que nous risquons d'être envahis et de devenir une colonie française.

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi défaitiste ! Si tu n'y prends pas garde, tu vas te retrouver enfermé à la Tour de Londres, et accusé d'incitation à la reddition.

Harry riait.

— Pour te dire la vérité, je crois que la guerre a atteint son terme et que nous n'avons plus à nous inquiéter. Napoléon a d'ores et déjà été vaincu à Trafalgar.

— Malheureusement, ce n'est pas ce qu'il pense. Tu prends la situation trop à la légère, Harry, car il reste encore le danger que Napoléon se comporte comme un rat, qu'il lutte jusqu'au bout et, qu'après avoir conquis l'Europe, il nous mette à genoux.

Le marquis parlait avec sérieux. Il était persuadé que cette paix qu'ils appelaient de tout leur cœur ne reviendrait pas aussi longtemps que Napoléon ne serait pas derrière les barreaux.

Il se rappela les terribles massacres dont les armées françaises étaient responsables. Il ne pleurait pas seulement les hommes qu'il avait perdus au combat, mais les chevaux dont les hennissements déchirants le hantaient nuit après nuit.

Il revoyait les blessés, ensanglantés, entassés dans des églises désertées, des abris infects, sans docteur ni infirmière.

La guerre ne consistait pas seulement à remporter la victoire sur l'ennemi. C'était une longue tuerie avec son lot de souffrances.

En lisant la frayeur dans les yeux de Gina Lang, il s'était souvenu de ces paysannes qu'il avait rencontrées un jour dans un village du Portugal. Elles ne savaient pas si les Anglais étaient là en amis ou en ennemis.

Lorsqu'il avait quitté le Portugal, les troupes traversaient des champs arides lors de marches interminables sous le soleil féroce, écrasées par le poids des havresacs, des mousquetons et des cartouches.

Dans les villages de la *serra*, les maisons grouillaient de vermine, et dès qu'un soldat s'étendait sous le poids de la fatigue, il était mordu de la tête aux pieds.

Mais les hommes vouaient un amour immense à leur patrie.

Quand ils se lançaient dans la bataille, c'était aux cris de « Hourra pour la Vieille Angleterre ! » et dans le roulement des tambours.

A la bataille d'Albuera, le régiment du Gloucester avait laissé les deux tiers de ses hommes et tous ses officiers...

Après être resté un moment songeur, le marquis se tourna vers son ami :

— Bien, alors quels sont les hommes à inviter, à part ce jeune Dawes que tu as proposé ?

— Tu ne vas quand même pas le recevoir à Arrowhead ? s'exclama Harry. Il n'est pas à la hauteur. Ça, tu peux me croire !

— D'après ce que j'ai compris, Lady Langdale souhaiterait qu'il vienne. Mais, si nous avons besoin de conversation intelligente, j'enverrai une invitation à mon oncle, à Castlereagh.

— Le secrétaire d'Etat ? fit Harry. Il ne doit pas pouvoir s'absenter du ministère, vu les événements présents. Mais je suis certain qu'une invitation à Arrowhead le tentera comme tout un chacun.

— Grand merci, Harry, répliqua le marquis avec un sourire pincé.

— Ne fais pas le modeste, Engis. Tu sais bien que tu es le meilleur hôte de toute la région. Que pourrait-on demander de plus ?

— De jolies femmes — tout au moins en ce qui te concerne ! Et je vais en dresser la liste dès maintenant !

Chapitre 4

Lady Imogen Strangway se contemplait dans le miroir avec satisfaction.

Elle avait une nouvelle coiffure avec des reflets bleutés qui soulignaient ses grands yeux presque verts et la blancheur de porcelaine de sa peau.

Elle songea qu'il serait difficile à un homme de lui résister, le marquis de Mortlake en particulier.

A vingt-huit ans, Lady Imogen, elle ne l'ignorait pas, était au summum de sa beauté. Plus encore depuis ces derniers mois, où elle était devenue fascinante.

Mais elle était assez intelligente pour savoir que la beauté ne durait jamais. Elle la voyait se faner chez la plupart des autres.

Certaines de ses amies, qui n'avaient guère qu'une ou deux années de plus quelle, perdaient déjà leur éclat. Il lui fallait donc se marier. Et c'était le marquis de Mortlake qu'elle avait choisi avec une détermination de fer.

Nul dans la belle société ne saurait mieux lui convenir. Elle ne pouvait s'imaginer un autre époux.

Lady Imogen avait eu une vie lourde de vicissitudes. Par miracle, elle n'avait pas été socialement exclue alors qu'elle n'était encore qu'une débutante.

Son père, Gordon Chester, était le cousin du deuxième duc de Milchester.

Il n'était pas très fortuné : ses parents, qui lui avaient donné une bonne éducation, ne lui versaient qu'une modique pension. Aussi, comme il aimait voyager et était doué pour les langues, avait-il décidé d'épouser la carrière de diplomate. Ses antécédents et ses relations avec le duc lui valurent d'être accepté au sein du corps diplomatique du royaume.

Peu avant la Révolution il avait passé quelques années en France.

Ensuite, il avait occupé plusieurs autres postes dans divers pays et avait largement tiré profit de son expérience.

Ses états de service ne mentionnaient rien d'exceptionnel, et il n'avait que rarement été promu.

Puis, avec la guerre, il avait été rappelé à Londres. En 1784, il avait épousé une femme séduisante qui l'avait accompagné à l'étranger. En plus de sa beauté, elle possédait quelque richesse, mais ils n'avaient aucun intérêt commun.

Lorsqu'elle mourut d'une fièvre exotique dont aucun docteur ne connaissait le remède, Chester n'eut aucun chagrin.

Entre-temps, ils avaient eu une fille, Imogen.

Gordon Chester l'avait envoyée faire ses études à Londres tandis qu'il poursuivait son travail au ministère des Affaires étrangères.

En 1802, à la suite du traité d'Amiens avec Napoléon, la paix s'établit après dix années de conflit.

Gordon Chester, qui s'ennuyait en Angleterre où il travaillait avec des diplomates plus âgés et plus doués que lui, postula pour retourner en France.

Comme le duc le soutenait, on accéda à sa demande.

Il partit avec Imogen, qui avait alors dix-sept ans. Pour elle, c'était l'événement le plus excitant qu'elle ait jamais connu.

En outre, sa vie au pensionnat de jeunes demoiselles devenait plus pesante de jour en jour. Elle y souffrait aussi de sa pauvreté, alors que ses compagnes avaient des garde-robes fournies et des parents qui les emmenaient dans des soirées pendant les vacances scolaires.

Elle ne regrettait pas vraiment sa mère. A l'image de son père, elle ne vivait que pour elle-même et pour l'instant qui passait.

Elle s'extasiait donc à la seule idée d'aller à Paris.

Elle fit le tour de ses amies plus fortunées pour leur emprunter une foule de robes et se sentit enfin prête à affronter ce qui, lui avait-on dit, était une société très *chic*.

Mais, dès qu'ils quittèrent l'Angleterre, ils allèrent de surprise en surprise.

La racaille en loques les attendait à Calais. Des mains amicales, mais plutôt crasseuses, aidèrent les milords et miladies anglais à descendre du navire qui les avait déposés de l'autre côté de la Manche.

Leurs amis les avaient mis en garde : ils allaient avoir une indigestion de grenouilles et de mangeurs de grenouilles.

Mais Gordon Chester fut agréablement étonné par les changements qu'il observait.

Au lieu des ignobles *sans-culottes* et des scènes sanglantes de la Révolution, ils découvraient de toutes parts des visages sympathiques. Dans les rues pimpantes des villages, les gens semblaient paisibles et bien éduqués.

Imogen trouvait les femmes particulièrement séduisantes, avec leurs robes rouges et leurs bonnets à rabats flottants.

Leurs premières impressions furent confirmées pendant le trajet jusqu'au nord de Paris.

Aucune terre ne restait en jachère, et les paysannes et leurs enfants avaient bonne mine.

Aux relais de poste, les gens les accueillaient avec enjouement.

Mais à Abbeville, les grandes demeures bourgeoises avaient leurs volets clos et les mendiants avaient envahi les rues.

Le magnifique château de Chantilly était en ruine et les jardins abandonnés.

Ce n'est qu'à Paris que la « Grande Nation » se montra dans toute sa gloire.

Après avoir traversé des faubourgs misérables, ils franchirent la Barrière Normande entre ses énormes piliers doriques pour s'engager dans les longues avenues plantées d'ormes.

Ils gagnèrent la place de la Révolution — rebaptisée « place de la Concorde » — afin d'atteindre les Tuileries.

Imogen et son père comprirent alors que Paris était devenu une ville de beauté et de plaisir. Les massacres atroces, les horreurs de la Terreur étaient oubliés.

Autour des anciennes demeures de la noblesse, des jardins et des restaurants avaient fleuri.

Le bois de Boulogne avait retrouvé ses coches et ses équipages. De nouvelles boutiques y déployaient tout un assortiment affriolant de marchandises : meubles, bronzes, soies, dentelles et porcelaines...

Gordon Chester avait du mal à croire ce qu'il voyait mais, pour Imogen, ce fut une véritable révélation.

Dès leur arrivée, ils furent pris dans un tourbillon de gaieté qui la laissa sans voix.

Napoléon Bonaparte, qui aimait se tenir informé, apprit ainsi l'arrivée du cousin du duc de Milchester. Et il invita Gordon Chester et sa fille au palais des Tuileries.

Gordon, qui avait encore le souvenir très vif du Versailles des grands jours, se dit qu'il n'avait jamais encore observé pareille splendeur en découvrant les appartements du Premier Consul.

Des centaines de laquais en tenue verte brodée d'abeilles d'or les accueillirent.

Des officiers paraient dans leur somptueux uniforme d'aides de camp.

Mais, aux yeux d'Imogen, comme pour tout visiteur anglais, le Premier Consul les dominait tous.

Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis que les caricaturistes l'avaient montré comme un Corse de basse extraction, mal rasé, s'acharnant à piller l'Europe, à incendier, à assassiner.

A présent, ils le considéraient comme le chef de tous les pays, salué par ses troupes avec le faste dû à un roi.

Imogen le vit s'avancer sur une monture qui avait appartenu à Louis XVI. Le regard vif au-dessus de son nez aquilin, les cheveux taillés court, il détaillait chacun.

Et elle fut émerveillée.

Elle plongea avec excitation dans les plaisirs frivoles et inépuisables de la société parisienne.

D'innombrables Français la firent vibrer avec des compliments osés qui n'avaient jamais effleuré ses chastes oreilles. Des mots d'amour susurrés.

Il était impossible à une jeune et jolie femme de résister à pareille provocation.

Et Imogen rencontra tout naturellement l'un des commandants les plus en

vue de l'armée de Napoléon : Pierre Ribeau.

Un homme séduisant qui devait charmer le beau sexe.

N'importe quelle femme l'aurait trouvé irrésistible. Ce que fit Imogen.

Ainsi, après quelques mois de séjour, elle dut avouer à son père qu'elle attendait un bébé.

Gordon Chester fut horrifié.

Il avait tellement profité de la vie parisienne qu'il n'avait pas pris conscience des errances de sa fille.

Dans le confortable appartement qu'ils avaient loué près de l'ambassade, ils ne se voyaient qu'à l'heure du petit déjeuner et parfois avant l'heure du dîner, alors qu'ils se préparaient à sortir chacun avec ses propres amis.

Il n'avait jamais été frappé par le fait que, le plus clair de son temps, Imogen n'était pas chaperonnée.

Aussi n'avait-il pas remarqué les relations intimes qu'elle entretenait avec Pierre Ribeau depuis trois mois. Or, il n'était pas question pour elle de l'épouser, vu qu'il était déjà marié, catholique et père de plusieurs enfants.

— Que vais-je faire, papa ? demanda Imogen.

Elle était si belle en cet instant précis, qu'il eut du mal à se mettre en colère.

Et puis, il n'était pas diplomate pour rien.

Il fit rapidement mais prudemment le tour des autres hommes qui étaient sous le charme d'Imogen.

Le capitaine Richard Strangway était l'officier en chef de la garde militaire de l'ambassade britannique. Il était issu d'une excellente famille.

Son père était baronnet et il avait des biens. Gordon Chester s'arrangea pour se confier à lui.

— Je m'inquiète pour ma fille, car je suis tellement pris par mon travail que je n'ai pas le temps de veiller sur elle autant que je le devrais.

Il eut un vague geste d'impuissance et poursuivit :

— Je suis veuf, et je ne vois personne en Angleterre avec qui elle pourrait être aussi heureuse qu'avec moi. Mais, en même temps, je pense qu'elle a ici des fréquentations qui ne conviennent guère à une jeune fille.

Richard Strangway acquiesça à chacune de ses paroles. Comme il trouvait Imogen adorable, il ne fallut qu'une ou deux semaines pour qu'il en tombe désespérément amoureux.

Ce qui combla Gordon Chester, qui suggéra à Richard Strangway de l'épouser avant que quiconque ne la lui ravisse au passage. Et puis, il risquait aussi d'être muté d'un moment à l'autre.

Strangway ne se fit pas prier et ils se marièrent à l'église de l'ambassade britannique.

Le Premier Consul leur envoya un cadeau de mariage somptueux.

Et, dès qu'ils revinrent de leur lune de miel, ils furent invités à dîner aux Tuileries.

Napoléon Bonaparte leur porta un toast et prononça une courte allocution

en leur souhaitant tout le bonheur possible.

En Angleterre, *La Gazette* se fit l'écho de leur mariage.

Imogen reçut de nombreuses lettres de félicitations de la famille Chester.

Dont le duc qui lui écrivit sans détour :

« Je suis ravi d'apprendre que tu as épousé un Anglais et que tu n'as pas perdu la tête en te jetant dans les bras d'un "Frenchie" ! Le bruit court ici que la paix ne durera pas, mais je suis assez optimiste. J'estime que, le Corse ayant largement eu sa part de guerre, nous n'aurons plus d'ennuis. »

Ce souhait du duc ne devait pas être exaucé.

Au début de l'année suivante, Richard Strangway fut dans l'obligation de rapatrier sa femme en Angleterre.

Le voyage fut aussi long qu'épuisant. Imogen avait récemment accouché d'un bébé prématuré qui était mort en naissant.

Elle fut malade durant plusieurs semaines.

En Angleterre, ils séjournèrent dans la famille de Richard Strangway.

Les hostilités entre les Français et les Anglais venaient de reprendre avec une férocité encore jamais atteinte auparavant.

Si Imogen était de retour au pays, son père, lui, était toujours en France.

Il était en bonne place pour mesurer la situation à nouveau tendue entre l'Angleterre et le Premier Consul.

Addington, le Premier ministre, avait entrepris un programme de réarmement sous la pression de certains membres du Parlement.

Ils craignaient que la guerre n'éclate une seconde fois sans que le pays y fût préparé.

C'est un samedi, le 13 mars 1803, dans un salon parisien, que Bonaparte s'en prit à Lord Charles Whitworth, l'ambassadeur britannique, devant une vaste audience.

— Ainsi donc, vous voulez absolument la guerre !

Lord Charles, étonné, répliqua qu'après dix années de conflit, l'Angleterre aspirait vivement à la paix.

— Et vous souhaitez me forcer à me battre pendant quinze années encore ! poursuivit Bonaparte.

Se tournant alors vers les ambassadeurs russe et espagnol, il leur déclara que les Britanniques ne tenaient pas leur parole.

Puis, il revint vers Lord Charles en agitant son stick avec une telle nervosité que l'ambassadeur craignit un instant qu'il ne le frappe.

— Si vous vous armez, je m'armerai moi aussi à mon tour. Si vous me combattez, je vous combattrai aussi. Vous entendez détruire la France : vous ne réussirez même pas à l'intimider !

En vain, Lord Whitworth tenta de calmer la tempête.

Le 18 mai, Napoléon, au summum de sa colère, ordonna l'arrestation de tous les ouvriers anglais présents sur le sol français.

Des milliers de citoyens britanniques furent interpellés.

Comme le fils de sir Richard Addington, à l'instant où il posait le pied sur

le sol français.

Un baronnet qui profitait pour quelques heures des faveurs d'une très attrayante Parisienne fut incarcéré pour onze années.

Le futur duc d'Argyll parvint à franchir la frontière germano-helvétique déguisé en femme de chambre.

Jamais un Etat n'avait encore interné des civils.

Ce qui renforça plus que jamais la conviction des Anglais : ils avaient affaire à un barbare inculte.

En tant que diplomate, Gordon Chester eut la chance d'être autorisé à quitter le pays.

Il retrouva sa fille qui se rongait les sangs à l'idée qu'il ait pu lui arriver quoi que ce soit : les nouvelles de la dénonciation du traité par Napoléon étaient parvenues à Londres.

Il apprit qu'elle était seule.

Son époux avait été rappelé comme tout son régiment et demeurait à la caserne.

Imogen ne demandait qu'à jouer l'hôtesse avec son père.

Deux ans plus tard, ce rôle la ravit encore plus : le duc de Milchester venait de mourir sans héritier direct, son unique fils s'étant tué à cheval deux mois auparavant.

C'est ainsi que Gordon Chester, à son immense étonnement, devint le troisième duc de Milchester.

Et qu'Imogen trouva la place qu'elle avait toujours voulue au sein de la Haute Société.

Elle partageait à la fois les plaisirs de Milchester House à Londres, et de Chester Castle dans le Hampshire.

Malheureusement, son père et elle découvrirent le revers de la médaille : l'héritage étant réduit, ils n'avaient pas de quoi entretenir le confort et le prestige que l'on attendait d'une maison ducal.

L'année suivante, Richard Strangway périt en Méditerranée dans le naufrage d'un transporteur de troupes.

Ce qui n'affecta guère Imogen. Depuis quelque temps, elle le jugeait passablement ennuyeux et s'était tournée vers tous ces hommes fascinants qui se réunissaient autour du prince de Galles et dans les clubs de St. James s.

Pour la plupart, bien sûr, ils servaient leur patrie dans la mesure de leurs capacités diverses.

Pour une raison ou une autre, ils étaient cependant nombreux à ne pouvoir rejoindre l'Armée ou la Marine. Imogen choisissait ses amants parmi les plus séduisants et les plus fortunés.

Au fil des ans, elle devint experte dans l'art de jouer avec eux, n'ignorant pas qu'il était pour elle impératif de se remarier, à la fois pour sa position sociale et pour acquérir une certaine richesse.

Mais l'élu ne fut pas aussi facile à dénicher qu'elle l'avait escompté.

Tout comme les Français, les membres de l'aristocratie anglaise, mariaient

leurs fils aînés très tôt avec des « filles convenables ».

Assurant par-là la succession de leur titre.

Et les mères des dites jeunes filles n'étaient que trop soulagées de leur céder leur progéniture.

Nombreux étaient les hommes qui n'avaient d'yeux que pour Imogen et avec lesquels elle entretenait des liaisons passionnées qui la comblaient.

Mais aucun d'eux n'était en position de lui passer la bague au doigt. Ce qui ne l'empêchait pas de les inciter à lui offrir bien d'autres choses.

Avec la guerre, le patrimoine de Milchester se dégradait encore plus rapidement qu'auparavant.

— Mais seigneur, qu'est-ce que nous allons bien pouvoir faire ? demandait sans cesse le nouveau duc à sa fille.

— Je t'ai donné beaucoup d'argent il y a un mois, répondait Imogen. Je ne peux pas en redemander si vite.

— Je dois avouer que je ne suis plus en mesure de payer les gages des domestiques...

Il y avait aussi les fermiers, les chevaux dans les écuries, et les équipages qui les conduisaient de Londres à la campagne.

— Mais si je sors en haillons, remarqua une fois Imogen, nul ne m'accordera un deuxième regard, et notre situation deviendra encore plus difficile.

Elle était devenue la femme la plus dispendieuse de Londres. Ce qui ne décourageait en rien les hommes qui étaient prêts à payer pour leur plaisir, pour autant que c'en fût vraiment un.

Mais jamais personne ne s'était plaint d'avoir fait l'amour avec elle.

Elle n'avait pas encore rencontré le marquis de Mortlake mais en avait entendu parler.

Blessé au combat, il avait été rapatrié et les journaux avaient proclamé très haut sa bravoure.

Ils avaient aussi évoqué son immense fortune.

Avant même de le connaître, Imogen se passionna pour lui et décida qu'il lui appartiendrait.

Dans les semaines qui suivirent son retour, le marquis n'accepta aucune visite en dehors des membres de sa famille.

Dès qu'il se sentit mieux, il se rendit au ministère de la Guerre pour demander qu'on le renvoie sur le front d'Espagne.

Il commençait alors à se montrer dans certaines soirées intimes qui n'étaient pas trop épuisantes.

Sans avoir le moindre soupçon que Lady Imogen épiait chacun de ses déplacements.

Pourtant, il la retrouvait à chaque réception, que ce fût un simple lunch ou un grand dîner. Mais il était habitué au regard tentateur des femmes.

Même si Imogen avait jusque-là échappé à son attention. Ce qui la renforça encore dans sa détermination : elle saurait le captiver...

Petit à petit, le marquis l'avait remarqué et il finit par apprécier sa beauté et son esprit aigu.

Bien entendu, il avait conscience qu'elle le poursuivait.

Mais, durant cette période, rien n'aurait pu l'intéresser autant qu'une jolie femme. Il était tout prêt à accepter ce que les dieux, ou plutôt Imogen, avaient à lui offrir.

Elle se révéla comme la femme la plus passionnée et la plus insatiable qu'il eût jamais connue.

Pourtant, comme elle avait beaucoup d'expérience, Imogen se garda de trop demander : il fallait avant tout qu'il ne se lassât pas d'elle.

« Il est à moi ! Il m'appartient ! » se dit-elle triomphalement dès l'instant où il fut son amant.

Néanmoins quand il la quitta au matin, elle conserva le sentiment anxieux que le marquis lui échappait.

Pis encore, elle n'avait pas entendu les mots qu'elle voulait si désespérément entendre.

Il ne lui avait pas demandé d'être sa femme.

« Il faut qu'il m'épouse ! Il le faut ! » répéta-t-elle à son miroir.

Elle trouvait le marquis plus excitant que tous les hommes qu'elle avait connus. Et elle savait que c'était la même chose pour lui.

Pourtant, pas une seule fois il ne lui avait dit qu'il l'aimait. Bien qu'elle lui donnât son corps, elle ne possédait pas encore son cœur.

Ce soir-là, ils dînaient seuls à Milchester House. Imogen avait à grand-peine dépensé une fortune pour lui faire servir ses mets favoris.

Elle s'était procuré le meilleur champagne, bien qu'il fût devenu difficile d'en trouver depuis que la guerre avait repris.

L'excellent cognac, qui venait directement de France, avait été acheté, bien sûr, en contrebande.

Imogen, qui y avait souvent recours, connaissait très bien ce milieu. Elle avait pu ainsi fournir à son père l'argent dont il avait tant besoin.

Peu lui importait que les contrebandiers, qui opéraient depuis leurs repaires du sud de l'Angleterre, transfèrent des pièces d'or vers la France.

Ce qui aidait Napoléon à poursuivre une guerre de plus en plus acharnée et ruineuse.

Imogen laissa sa camériste lui passer la robe qu'elle avait choisie. La taille haute mettait en valeur ses seins ronds et la transparence des jupons dissimulait à peine ses hanches étroites.

Cette tenue coûteuse, typiquement parisienne, portait des roses brodées entourées de rubans de satin et de diamants.

— M'lady, vous êtes ravissante, s'exclama la femme de chambre en lançant la jupe.

Elle lui répétait chaque fois le même compliment.

— Vous le croyez vraiment, Bessie ? demanda Lady Imogen.

— Jamais je n'ai vu Sa Seigneurie aussi belle que ce soir !

Un sourire se dessina lentement sur les lèvres parfaites d'Imogen tandis qu'elle quittait la chambre.

Derrière elle, Bessie murmura :

— Tant pis pour ce pauvre diable !

Alors que Lady Imogen atteignait le haut des marches, le valet ouvrit la porte d'entrée. Devinant que le marquis venait d'arriver, elle resta immobile dans la lueur des candélabres, silhouette exquise dressée au sommet de l'escalier qui descendait en s'incurvant vers le hall.

Le marquis, qui tendait sa cape et son haut-de-forme au majordome, leva soudain les yeux et l'aperçut.

Tous deux demeurèrent figés, silencieux.

Puis, très lentement, Imogen le rejoignit. Son corps ondulait à chacun de ses mouvements, gracieux et provocants.

Elle lui tendit sa main qu'il baisa.

— Vous voici enfin, souffla-t-elle. J'ai attendu ce moment toute la journée, j'avais l'impression que le temps s'était arrêté.

— Pourtant, il passe, répondit le marquis d'un ton neutre. Il n'empêche que vous êtes particulièrement séduisante ce soir.

Ils gagnèrent le petit salon, plus agréable que celui du premier étage, qui avait grand besoin d'être rafraîchi.

Imogen avait fait livrer des fleurs et leur parfum embaumait la pièce.

Les bougies, discrètement placées, noyaient dans la pénombre le tapis usé jusqu'à la corde et les rideaux fanés.

De toute façon, songea-t-elle, un homme ne pouvait avoir d'yeux que pour elle seule.

Dès que la porte fut refermée, elle s'approcha du marquis.

— Cher, très cher et merveilleux Engis, il me semble qu'un siècle s'est écoulé depuis la dernière fois que vous m'avez embrassée.

Le marquis, tout en penchant la tête vers elle, se demanda pour quelle raison la petite Gina Lang lui avait dit qu'il était « merveilleux ». Et pourquoi il s'en souvenait.

Le dîner fut bon, sans plus : le marquis, bien qu'habitué à la délicatesse des mets que lui préparaient ses grands chefs, se montra ravi pour ne pas blesser Imogen. Il se rendait compte qu'elle faisait de son mieux pour le recevoir.

Elle lui rapporta quelques ragots à propos d'amis communs qui le firent rire, et fit quelques réflexions spirituelles et mordantes sur certaines liaisons qu'il trouva amusantes.

Quand ils quittèrent la salle à manger, elle lui proposa :

— Nous montons ? J'ai quelque chose à vous montrer. Et puis, pourquoi perdre du temps alors que je vous désire tellement ?

Il parut absurde au marquis de ne pas accepter, même s'il lui déplaisait de la voir prendre ainsi l'initiative.

C'était à lui de faire la démarche et non à elle.

Il avait soudain le sentiment pénible, comme pour tant d'autres aventures, que son désir s'émoussait déjà.

Mais c'était absurde. Il n'y avait pas de créature plus attirante, plus excitante qu'Imogen.

Comment pourrait-il nier qu'il avait savouré chaque moment qu'ils avaient passé ensemble depuis que son épaule était guérie ?

Dans la chambre éclairée par des bougies, flottait un parfum exotique qui lui rappelait Paris.

Imogen, qui l'avait précédé, s'était allongée sur le lit, les cheveux étalés sur la dentelle des oreillers.

Il voulut protester, lui dire qu'ils agissaient selon sa volonté à elle, et non la sienne.

« Suis-je un homme ou une marionnette ? » s'interrogea-t-il comme s'il posait une question à son ami Harry.

Mais aussitôt, il s'en voulut de se montrer aussi ingrat.

Il ne pouvait pas la décevoir alors qu'elle avait tout fait pour lui plaire.

Il tenta donc de se concentrer sur la beauté d'Imogen.

D'alimenter son feu intérieur avec celui qu'il voyait danser dans ses yeux.

Mais pour la première fois depuis qu'il la connaissait, ce fut un réel effort.

En revenant chez lui peu avant l'aube, le marquis de Mortlake songea avec soulagement que dans deux jours il serait à Arrowhead.

Il avait invité Imogen pendant le dîner.

— Mais bien sûr, très cher, lui avait-elle répondu. Vous savez à quel point j'adore jouer les hôtesse auprès de vos amis.

Elle lui avait lancé un regard en biais avant d'ajouter en souriant :

— Vous ne cessez de me dire que je possède les qualités que vous souhaitez chez la châtelaine d'Arrowhead.

Bien que le marquis n'ait eu aucun mal à comprendre le sous-entendu, il s'était contenté de répondre :

— Je ne pense pas qu'à cette occasion ce soit là votre rôle. Comme je donne cette soirée en l'honneur de Lady Langdale, qui vient de quitter le deuil, je dois également inviter certaines de mes connaissances.

Imogen avait poussé un cri d'horreur.

— Mais cela va tout gâcher ! Vous savez très bien que ces gens-là frisent la soixantaine, qu'ils sont ennuyeux au possible et ne nous considèrent pas d'un bon œil — vous autant que moi !

Le marquis avait songé que cette assertion était parfaitement fausse en ce qui le concernait.

En revanche, ses amis, ainsi que les femmes d'un certain âge, désapprouvaient sa liaison avec Imogen.

— Lady Langdale, avait repris Imogen d'un ton méprisant, était sans doute très belle dans sa jeunesse. Lorsque son mari était encore de ce monde, ils jouissaient de la considération générale. Mais aujourd'hui, elle se rend ridicule en fréquentant un jeune homme du nom de Guy Dawes. Je suppose qu'elle le paie pour qu'il reste à ses pieds comme un caniche !

Sans s'en rendre compte, Imogen avait tenu là des propos très pertinents.

Mais elle ne s'était pas doutée une seconde que le marquis suivait cette affaire de très près.

— Je trouve que vous vous montrez bien dure avec Lady Langdale, dit-il. Je compte aussi inviter sa fille, qui vient de quitter l'école.

— Vous vous crucifiez ! s'était écriée Imogen. Vous savez très bien que vous détestez les jeunes filles. Vous devriez demander à quelques jeunes mollassons de lui tenir compagnie afin d'éviter qu'elle ne vous importune.

Comme le marquis n'avait pas répondu, préférant changer de sujet, elle avait très vite oublié la réception.

En tournant dans Park Lane, le marquis vit le soleil qui se levait au-dessus des arbres de Hyde Park et il songea à quel point il se réjouissait de se rendre à Arrowhead.

Puis, il revint à la soirée qu'il avait prévue afin de venir en aide à Gina : il avait commis une erreur en y invitant Imogen.

Mais elle se serait présentée de toute façon.

Elle avait si bien manœuvré qu'elle se comportait désormais comme s'il lui appartenait, et elle prenait des libertés que nul ne se permettait.

« Je me suis mis dans de beaux draps », conclut-il.

En s'engageant dans l'allée de sa demeure, il avait le front plissé.

Chapitre 5

Gina appréciait la façon dont le voyage jusqu'à Arrowhead avait été réglé dans ses moindres détails.

Elles étaient parties avec leur propre équipage mais, tous les dix miles, elles s'arrêtaient à un relais de poste afin de remplacer l'attelage par des chevaux appartenant au marquis.

A mi-chemin entre Londres et Arrowhead, le marquis possédait une gentilhommière pas très importante, mais confortable.

Gina et sa mère découvrirent que plusieurs autres invités du marquis y faisaient également étape pour la nuit.

Des servantes s'occupaient de chacun et on leur servit un délicieux dîner.

Lady Langdale et Gina repartirent très tôt le lendemain matin.

Comme prévu, elles arrivèrent à Arrowhead à quatre heures très exactement.

Le thé avait été servi de façon cérémonieuse et Lady Imogen faisait office d'hôtesse.

Elle accueillit très gracieusement Lady Langdale, mais son regard se durcit lorsqu'elle s'aperçut avec surprise de la beauté de Gina.

Tandis que tous les invités se pressaient autour de la table, elle fit clairement entendre qu'elle se considérait chez elle à Arrowhead.

— Cette maison est si adorable. Je viens si souvent ici que je m'y sens comme chez moi.

Ce qui suscita quelques haussements de sourcils.

Gina comprit aussitôt que Lady Imogen ambitionnait de se marier avec le marquis.

Néanmoins, Gina trouva Arrowhead encore plus beau qu'elle ne l'imaginait. Durant leur nuit d'étape, l'un des invités, un homme d'âge moyen, lui en avait raconté l'histoire :

— Alors que Guillaume le Conquérant approchait de l'Angleterre avec ses troupes et ses nombreux vaisseaux, l'un de ses commandants, un dénommé Du Lac, se serait vanté en déclarant :

« C'est à l'évidence une île très belle. Je vais y construire un château. »

Un autre aurait rétorqué :

« Il faudra d'abord conquérir le pays ! »

« Cela ne sera guère difficile. Et pour te montrer que je compte aller

jusqu'au bout, je vais en marquer l'emplacement. »

Or, ce commandant était l'un des meilleurs archers de Normandie.

Sa flèche vola dans les airs et, quand elle se planta dans le sol, il dit :

« C'est là que je ferai creuser les fondations. »

Le château qui fut édifié fut appelé Arrowhead, à cause de la pointe de cette flèche. Le premier édifice fut rasé mais, au fil des siècles, d'autres demeures se succédèrent sur le même site et le nom est resté inchangé depuis.

Gina avait trouvé cette histoire très romantique et elle comprenait mieux pourquoi le marquis était aussi fier de son domaine.

Il ne se montra pas durant l'heure du thé, mais Imogen leur apprit qu'il chevauchait dans la campagne.

— Les hommes font-ils jamais autre chose ? ajouta-t-elle. Sinon chasser et pêcher !

Elle promena un regard provocant sur les gentilshommes de l'assemblée.

L'une des dames présentes remarqua paisiblement :

— Ils se battent également, et Engis a fait preuve d'un grand courage pendant la guerre.

Devant cette rebuffade manifeste, Lady Imogen rougit et un éclat mauvais brilla dans ses yeux verts.

Gina eut alors l'intuition que Lady Imogen pouvait être dangereuse même si ce n'était sans doute pas évident pour les autres.

Mais aussitôt, celle-ci retrouva son amabilité charmeuse pour accueillir les invités qui affluaient.

Le vicomte de Castlereagh vint s'installer près de Gina avec une tasse de thé.

— Mademoiselle Lang, lui déclara-t-il, je ne saurais vous dire à quel point je regrette votre père. Alors que j'étais un jeune homme, il s'est toujours montré bon avec moi. Je lui ai souvent exposé mes problèmes, mes difficultés, et il m'est toujours venu en aide.

— Il me plaît de vous l'entendre dire, fit Gina. Il me manque aussi terriblement.

— Je peux le comprendre.

Ils poursuivirent en évoquant l'aide que Lord Langdale avait su apporter à bien des hommes célèbres.

Et quand le marquis de Mortlake entra, il fut surpris de voir le secrétaire d'Etat au Foreign Office engagé dans une conversation animée avec son invitée la plus jeune et la moins notoire.

Lord Castlereagh avait toujours été plutôt timide.

Tandis que le marquis lui présentait ses hommages, Gina songea à quel point il était généreux de les accueillir, sa mère et elle, dans une soirée aussi prometteuse.

Elle devina dans la pression de ses doigts et dans son regard le désir de la rassurer. C'était comme s'il lui disait que les ennuis qui les avaient fait se rencontrer seraient résolus ce soir, à Arrowhead.

« Si seulement il pouvait avoir raison. » pensa-t-elle.

Il s'éloigna et elle reprit le fil de sa conversation avec le vicomte.

Lorsque Gina monta à l'étage, le vicomte de Castlereagh confia au marquis

:

— Je suis vraiment ravi d'avoir fait la connaissance de la fille de Lord Langdale. C'est la femme la plus intelligente avec laquelle j'ai eu le plaisir de m'entretenir depuis longtemps.

Le marquis le dévisagea avec surprise.

— Je ne crois pas que Mademoiselle Langdale ait plus de dix-huit ans.

— Ce n'est pas l'âge qui compte, mais l'esprit, répliqua le vicomte. Elle a hérité sans aucun doute de la finesse de son père et sa façon de s'exprimer me laisse imaginer ses dons politiques.

Le marquis, de plus en plus surpris, se dit qu'il aurait dû lui-même découvrir cette facette de Gina. En tout cas, les facultés de la jeune fille l'aideraient certainement à résoudre le problème que posait Guy Dawes.

A cause de ses obligations militaires, celui-ci était arrivé très tard la veille au soir à l'étape de la gentilhommière.

Comme le matin, il n'avait pas réussi à se réveiller à temps pour prendre le petit déjeuner avec Gina et sa mère, Lady Langdale s'était plainte de son absence.

Elles avaient même dû repartir sans lui.

— Mais il a son phaéton personnel, maman, avait souligné Gina. Il nous rattrapera sans mal.

— Je l'espère. Le cher garçon se réjouit tellement de venir à Arrowhead qu'il serait désastreux que quoi que ce soit l'en empêche.

Mais Gina savait qu'en fait sa mère était très déçue qu'il ne fasse pas la route en leur compagnie.

Elle avait cependant réussi à la persuader que ce serait une erreur de contrecarrer les plans personnels du capitaine Dawes, quels qu'ils fussent. Et, finalement, elles avaient voyagé sans l'avoir vu.

A présent, il baisait la main de Lady Langdale en se perdant dans un flot d'excuses pour son retard, et Gina vit sa mère se détendre enfin.

Elle en éprouva presque de la reconnaissance pour Guy Dawes : jusqu'à son arrivée, sa mère s'était montrée absolument indifférente aux autres.

Alors qu'ils se rassemblaient pour le dîner, elle constata que le marquis, très habilement, avait installé Lady Langdale à sa droite.

A sa gauche, il avait une jeune lady qui était sans doute de plus haut rang.

Pour éviter tout ennui, il avait permis à Imogen de s'asseoir en bout de table afin de jouer les hôtes.

Ce qu'elle fit à la perfection, en espérant convaincre chacun que le marquis ne pouvait plus vivre sans elle.

Après le dîner, ils passèrent de la salle à manger imposante au grand salon, dont le mobilier était exquis, et les peintures stupéfiantes de beauté. Où que son regard se porte, Gina découvrait des trésors.

Les femmes discutaient à présent de leurs amis de Londres et des réceptions auxquelles elles avaient été invitées la semaine précédente.

Gina, que le sujet n'intéressait pas, se promena entre les pièces de porcelaine de Dresde et les jades antiques qui avaient certainement tous une histoire.

Elle tomba sur une collection de boîtes à priser digne de rivaliser avec celle de son père.

Le marquis en possédait certaines qui étaient tout à fait semblables à celles qui avaient été dérobées.

Gina était tellement absorbée qu'elle sursauta en entendant la voix du marquis.

— Mademoiselle Lang, essayeriez-vous de déterminer si ma collection est plus riche que la vôtre ?

— Je suis certaine que vos boîtes sont plus anciennes et ont plus de valeur, mais je préfère les miennes.

Ce qui fit rire le marquis.

— Voilà une réponse qui vient du cœur. J'aimerais aussi savoir ce que vous pensez de ma galerie de tableaux.

— Je serais enchantée de la voir. Et je suis sûre que vous avez également une bibliothèque très fournie.

— Comment imaginer autre chose ? Sans doute, seriez-vous choquée si je vous disais que je ne suis pas un lecteur passionné.

— Mais vous l'êtes, déclara-t-elle d'un ton grave, de même qu'en vous voyant la première fois, j'ai compris que vous étiez un cavalier exceptionnel.

— Je suppose, répliqua-t-il lentement, que vous vous servez de votre instinct, tout comme moi, plutôt que d'accepter l'évidence.

— Oui, c'est vrai. Et je me suis rarement trompée.

— Ce qui fait que nous pourrons tous deux travailler sérieusement dans la même direction.

Il prit congé pour aller s'entretenir avec d'autres invités.

Gina vit Lady Imogen s'approcher de lui et tenter de le retenir afin que chacun sache combien ils étaient intimes.

« Je ne l'aime pas, se dit-elle. Quelque chose n'est pas clair en elle, même si j'ignore ce dont il s'agit. »

Elle se rendit compte soudain qu'elle avait pensé la même chose du capitaine Dawes, et elle le chercha du regard.

Ravie, elle s'aperçut que sa mère s'entretenait avec le gentleman qui avait été placé à sa droite durant le dîner. Lord William Lake, un homme très distingué, était l'oncle du marquis.

Gina avait observé sa mère et l'avait vue sourire fréquemment à ses propos.

Visiblement, elle appréciait sa compagnie et ne se préoccupait guère de Guy Dawes.

Gina repéra enfin le capitaine. Il tentait à l'évidence d'attirer l'attention de

sa mère, mais sans grand succès.

« Ce serait tellement merveilleux si maman s'intéressait à d'autres hommes, songea-t-elle. Elle a tellement souffert de sa solitude qu'elle s'est accrochée au premier venu... »

Dawes avait le visage empourpré ; il avait certainement abusé des excellents vins qui leur avaient été servis.

Néanmoins, il paraissait sûr de lui et Gina se demanda comment le marquis allait l'empêcher de nuire.

« Tant qu'il y aura de l'argent, jamais il ne laissera ma mère tranquille ! » songea-t-elle.

Dans la pièce voisine où étaient disposées des tables de jeu, une partie avait commencé.

Quelques hommes s'assirent autour de la table pour lancer les paris.

— Demain, déclara le marquis, j'ai prévu que nous dansions, mais pour ce soir, je me suis dit que vous seriez trop fatigués par le voyage et que vous aimeriez probablement vous coucher tôt.

— Voilà une idée très sensée, Engis, proclama une femme d'un ton provocant qui laissait à imaginer qu'elle n'avait pas vraiment l'intention de dormir.

Gina remarqua qu'elle posait la main sur le bras d'un homme de belle prestance ; il s'agissait d'un certain Harry, un ami très proche du marquis.

La plupart des femmes semblaient avoir un galant.

Lady Langdale discutait toujours avec Lord William et Gina songea avec une légère tristesse quelle se retrouvait un peu isolée.

C'est alors que le marquis surgit auprès d'elle de façon inattendue.

— Mademoiselle Lang, il me vient une idée. Aimeriez-vous faire un tour à cheval avec moi dans la matinée ?

Le regard de Gina s'illumina.

— Vous savez bien que rien ne saurait me faire plus plaisir.

— La plupart de mes invités ne seront en selle qu'aux alentours de midi. Nous organisons des courses avant le déjeuner et parfois après. Mais moi, je monte à partir de sept heures, si ce n'est pas trop tôt pour vous.

— Je ne vous ferai pas attendre, et je vous remercie d'avoir songé à moi.

Dès qu'il la quitta, elle se retira discrètement et gagna son lit.

Elle n'avait pas pris congé de sa mère, ne voulant pas la déranger alors qu'elle bavardait avec Lord William.

En se glissant entre les draps, elle songea que le marquis était l'homme le plus merveilleux qu'elle eût jamais rencontré.

« Je suis sûre que ses chevaux sont aussi magnifiques que lui. »

Telle fut sa dernière pensée avant de s'abandonner au sommeil.

Peu à peu, les femmes quittèrent le salon en prétextant la fatigue.

Quelques hommes furent particulièrement prompts à les imiter.

Finalement, il ne resta plus que quatre hommes avec le marquis. Ils

jouaient au Ponton et risquaient gros sur les cartes retournées.

Le marquis se servit un verre de citronnade. Il essayait toujours de boire le moins possible quand il devait faire du cheval.

En outre, il voulait être particulièrement en forme le lendemain pour pouvoir montrer les talents de ses chevaux dans les courses d'obstacles qu'il avait organisées.

Il fit le tour de la table, sans que les joueurs y prêtent attention, tant ils étaient passionnés, et s'arrêta derrière Guy Dawes.

L'un des parieurs lança une mise. Au même instant, Guy Dawes fit un geste rapide et substitua une carte.

Le marquis fut tellement surpris que quelqu'un pût agir ainsi dans sa demeure qu'il resta incrédule.

Mais Guy Dawes surenchérit. Et gagna.

A cet instant précis, le marquis renversa délibérément son verre de citronnade, qui éclaboussa les cartes, et les quatre joueurs se figèrent, les yeux rivés sur lui.

— Désolé. Veuillez m'excuser ! dit-il. Je ne comprends pas comment j'ai pu être aussi maladroit.

Il sortit son mouchoir et entreprit d'éponger les cartes.

— Je crains que ce tour ne soit annulé, poursuivit-il.

L'homme qui avait lancé la mise se dressa.

— Il se fait tard, et la journée a été longue. Je propose que nous laissions les choses en l'état jusqu'à demain.

— Voilà une très bonne idée, approuva un de ses partenaires.

— Je pense que vous devriez annuler la partie, insista le marquis. Après tout, vous avez encore trois jours pendant lesquels vous pouvez à loisir vous faire vider vos poches.

— Satané bon sang, Mortlake ! protesta l'un des joueurs. J'étais en train de gagner !

— Et il ne fait nul doute que ces requins vous dévoreront dès demain, plaisanta le marquis.

Il leur offrit un dernier verre, mais ils refusèrent :

— Engis, je ne sais pas comment vous faites, mais vous nous servez toujours les meilleurs crus ; sans parler du repas, de la finesse et la délicatesse des mets... Et quelle abondance !

— Je vais rapporter cela à mon chef, dit le marquis. Il sombre dans la dépression s'il ne reçoit pas sa ration de compliments.

Ayant rejoint le hall, ils allaient s'engager dans l'escalier, quand le marquis se tourna vers Guy Dawes.

— Pourriez-vous m'accompagner jusqu'à mon bureau ? Je voudrais vous montrer quelque chose.

Dawes fut surpris, mais ne put refuser une telle faveur.

Le marquis referma la porte sur eux et s'avança jusqu'à l'âtre.

— Je vous ai vu tricher à l'instant, dit-il, c'est pour cela que j'ai interrompu

la partie. Maintenant, vous avez un choix à faire et je vais vous dire lequel.

Guy Dawes avait blêmi.

— Je ne sais..., bredouilla-t-il, de quoi vous parlez.

— N'essayez pas de tergiverser : vous avez triché sur cette dernière main. Par ailleurs, vous avez abusé de la crédulité d'une femme plus âgée que vous, sans époux pour la protéger. Vous lui avez soutiré des sommes importantes... Ce qui est indigne d'un gentleman !

— Je... ne pense pas que... cela vous regarde.

Le marquis leva la main.

— Cela me concerne d'autant plus que vous êtes un officier de mon régiment et que votre comportement risque de salir sa réputation. Ces deux actes déshonorants pourraient vous valoir d'être dégradé et chassé du régiment.

Guy Dawes pâlit un peu plus.

Ses jambes fléchirent tout à coup et il s'effondra dans un fauteuil, la tête entre les mains.

— Que puis-je faire ? murmura-t-il d'une voix brisée.

— Vous avez le choix. Alors écoutez-moi attentivement. Je peux aller trouver votre commandant et lui dire ce qui s'est passé. Vous serez alors dégradé publiquement.

Il s'interrompit avant de poursuivre :

— Malheureusement, cela provoquerait un scandale qui causerait du tort à ceux qui ont servi avec vous et se considéraient comme vos amis.

— Ils me tueront ! marmonna Guy Dawes.

— Je ne saurais les en blâmer. Je suis très fier de mon régiment, et vos agissements pourraient ternir son nom.

— Sauvez-moi... je vous en prie, le supplia Dawes.

— Il y a une autre solution. Vous regagnez Londres immédiatement pour demander à votre commandant de vous muter dans l'armée de Wellington. Il ne refusera pas, car vous serez porteur d'une lettre écrite de ma main disant qu'il est de la plus grande importance, pour des raisons que je lui révélerai plus tard, que vous partiez avec les prochains renforts. Je sais qu'ils doivent quitter l'Angleterre la semaine prochaine.

— Et vous allez dire au colonel... la raison de mon départ ?

— Je lui ferai clairement comprendre que je lui exposerai les excellents motifs qui justifient ma demande dès que nous nous verrons, c'est-à-dire quand vous serez parti.

Guy Dawes retint son souffle.

— Faut-il vraiment... qu'il sache, monsieur ? demanda-t-il pitoyablement.

— Il sera le seul. Vos agissements me dégoûtent, car vous n'avez aucune excuse en tant que gentleman !

Chacune de ses paroles claquait comme un fouet et Guy Dawes se recroquevilla dans son fauteuil.

Le marquis alla jusqu'à son bureau.

— La lune est discrète ce soir, dit-il. Nul ne vous verra. Je vais donner l'ordre que l'on amène votre phaéton. Je présenterai vos excuses à Lady Langdale dès demain.

— Allez-vous tout lui raconter ? Cela risquerait de la rendre malheureuse.

— C'est pourquoi je ne lui dévoilerai pas les raisons de votre départ, répliqua le marquis. Pourtant, loin de moi l'idée de vous épargner !

Il rédigea sa lettre en silence :

— Incidemment, ajouta-t-il en la cachetant, à qui avez-vous vendu ces boîtes à priser que vous avez volées dans la collection de Lord Langdale ?

Guy Dawes leva brusquement la tête.

— Comment... le savez-vous ?

— Je veux une réponse, insista le marquis.

— Je les ai vendues chez Rubens, dans Covent Garden.

Le marquis inscrivit le nom sur une feuille de papier.

— Pour ce larcin, vous pourriez être envoyé en prison. Si vous revenez un jour en Angleterre, rappelez-vous que vous n'êtes pas un voleur très doué. Sinon, vous finirez aux galères.

Il se leva et s'approcha de Guy Dawes.

— Voici la lettre, dit-il d'un ton glacé. N'essayez pas de vous dérober, sinon je vous fais arrêter et traîner devant les magistrats pour escroquerie, sinon plus.

— Je n'en ai pas l'intention, grommela Guy Dawes.

— Donc, nous sommes bien d'accord ! Vous ne direz au-revoir à personne, pas même à votre famille. Vous allez en fait disparaître et je serai seul à répondre à toutes les questions.

— Je... je ne sais quoi dire, murmura Dawes, effondré.

— Il n'y a rien à ajouter. Vous avez triché aux cartes, ce qui suffirait à vous faire renvoyer du régiment, du White's ou de tout autre club dont vous êtes membre. En outre, vous avez extorqué de grosses sommes à une veuve, ce qui est indigne d'un gentleman, et dérobé un certain nombre d'objets de valeur alors qu'elle vous considérait comme un ami.

Son ton se fit plus dur.

— Pour moi, vous êtes un individu profondément méprisable, et je vous couvre uniquement, pour épargner à mon régiment l'humiliation qu'il subirait si jamais vos méfaits étaient rendus publics.

Le marquis ne laissa pas à Dawes le choix de s'exprimer.

— Rassemblez vos affaires et partez aussi vite que possible. J'espère que c'est la dernière fois que je vous vois ou que j'entends parler de vous.

Il ouvrit la porte et attendit que Guy Dawes soit sorti, les épaules voûtées, la tête basse, avant de refermer la porte derrière lui. S'approchant alors de la fenêtre, il écarta les rideaux.

La lune dessinait un léger croissant dans le ciel, mais les étoiles scintillaient.

En repensant à ce qui venait de se passer, il songea que la chance avait été

de son côté. Et de celui de Gina.

Il avait réussi à se débarrasser du jeune homme qui, à présent, allait risquer sa vie pour défendre l'honneur de son pays. L'armée, d'une certaine façon, pouvait lui apporter le salut.

Car aucun homme ne peut traverser les horreurs de la guerre et en sortir indemne.

Le marquis se concentra sur le paysage enchanteur qui, sous la faible clarté du ciel, paraissait si étranger aux vicissitudes des humains.

Il demeura ainsi immobile un long moment.

Quand il se détourna enfin, il pensa à la reconnaissance qu'éprouverait Gina lorsqu'elle apprendrait le départ de Guy Dawes.

Et sans analyser pourquoi, il se sentit heureux et sourit.

Alors qu'il montait à l'étage, les serviteurs commencèrent à éteindre les candélabres et il se souvint qu'Imogen l'attendait.

Il avait résolu le problème de Gina, mais un autre le guettait.

Chapitre 6

Gina arriva aux écuries à sept heures moins cinq. Le marquis y était déjà. En la voyant, son regard s'illumina.

Mais Gina se rendit compte qu'il n'était pas seul. Harry Vivian l'accompagnait et, sans se l'expliquer, elle éprouva une légère déception.

— Bonjour ! Vous êtes très ponctuelle. C'est plutôt rare chez une femme ! Gina se mit à rire.

— Quand il advenait que je sois en retard avec mon père, il me traitait comme une nouvelle recrue, et je ne connais pas plus dur châtiment !

— Venez choisir votre monture, proposa le marquis.

Ils entrèrent dans les écuries et Gina découvrit que les chevaux étaient tous plus beaux les uns que les autres et que son choix ne serait guère facile.

Elle opta finalement pour celui qui lui semblait le plus fougueux et le marquis l'approuva.

Lorsque tous trois furent en selle, le marquis les précéda vers le terrain de courses qui accueillerait les autres cavaliers, plus tard dans la journée.

Gina fut impressionnée par la hauteur des obstacles, le marquis remarqua son étonnement.

— Ils ne sont destinés qu'aux hommes, déclara-t-il. Vous participerez aux épreuves de plat, comme les autres femmes.

Gina garda le silence. Elle regrettait de ne pouvoir tenter la course d'obstacles.

Le cheval du marquis, elle en était certaine, lui aurait donné des ailes.

Devant sa déception, le marquis suggéra une course à trois : Harry et lui la laissèrent partir avec une généreuse avance, ce qui lui permit d'arriver deuxième. Le marquis l'avait emporté d'un museau.

— Voilà l'ennui, grommela Harry. Vous montez trop bien pour une femme.

— Mon père m'a appris à monter comme un homme, répliqua Gina en riant. Il m'a élevé comme le fils qu'il n'a jamais eu. J'ai tout appris comme un garçon... Y compris à franchir de très hauts obstacles.

Elle risqua un regard vers le marquis qui sourit.

— Je vois ce que vous voulez dire. Entre-temps, nous allons mettre en place le plus haut et voir comment notre Harry se débrouille.

Les serviteurs attendaient ses instructions et il leur ordonna de préparer

deux sauts successifs.

— À présent, Harry, dit le marquis, voyons comment tu t'en sors. Je te suivrai.

Tandis que Harry prenait de la distance, le marquis et Gina s'écartèrent du terrain.

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, dit-il dès qu'ils furent seuls.

— Vous voulez dire que... ? demanda-t-elle, nosant trop y croire.

— Oui, Dawes est parti cette nuit. Vous ne le reverrez sans doute jamais.

Elle le fixa d'un air incrédule.

— Comment... mais comment avez-vous fait ? Que s'est-il passé ?

— J'ai pris des dispositions pour qu'il regagne Londres. Il doit rallier son régiment et embarquer à bord d'un transport de troupes qui déviait appareiller de Tilbury tôt dans la matinée de mercredi.

— Et... il a été d'accord ? souffla Gina.

— Il n'avait pas le choix, déclara le marquis d'un ton sévère.

Gina, pendant un instant, ne trouva pas ses mots.

— Comment vous remercier ?

— Je lui ai également fait avouer dans quelle boutique il avait vendu les boîtes à priser de votre père. J'envoie un homme à Londres dès demain afin qu'il les rachète lundi matin.

Surprise et soulagée, elle le dévisagea en silence sans pouvoir exprimer son émotion.

Le marquis lui sourit.

Puis, gêné par la gratitude qu'exprimaient les yeux brillants de la jeune fille, il se tourna vers le terrain.

Harry et sa monture triomphaient avec brio des obstacles.

— Bravo ! cria le marquis en stimulant son cheval.

Gina ne put que le suivre avec le sentiment de vivre un rêve.

— Ne répétez pas un seul mot de ce que je viens de vous dire à qui que ce soit, y compris à votre mère, murmura-t-il tandis que Harry revenait vers eux. Je dirai à Lady Langdale et aux autres que Dawes a été rappelé par son régiment et il ne sera plus question de lui.

— Je...

— Si vous m'obéissez comme j'entends bien que vous le fassiez, l'interrompit-il, je vous permettrai d'exercer vos talents de cavalière sur cet obstacle.

Elle lui adressa un sourire radieux avant de galoper jusqu'au point d'où Harry s'était élancé.

Elle sauta l'obstacle avec autant d'aisance que lui. Il applaudit.

— Superbe ! Mais j'ai bien failli avoir une attaque. J'ai eu si peur que vous tombiez !

— Je suis heureuse que vous vous soyez trompé.

Elle n'entendit même pas les compliments de Harry. Elle n'avait d'yeux que pour le marquis dont elle devinait l'admiration. Elle-même était surprise

de son exploit.

Jamais elle n'avait franchi d'obstacle aussi haut.

Quand arriva l'heure du petit déjeuner, ils gagnèrent la maison.

Seuls quelques hommes étaient déjà installés autour de la table.

— Engis, vous auriez dû nous inviter, dit l'un d'eux. Vos chevaux sont si magnifiques que j'aurais bien fait cet effort.

— Vous aurez largement le temps de monter dans la journée, dit le marquis. J'ai arrangé un certain nombre de courses à partir de onze heures. Ensuite, après le déjeuner, vous pourrez vous frotter aux obstacles dont j'ai exclu ces dames.

Il jeta un regard à Gina.

Sans qu'il eût besoin de le lui dire, elle garda pour elle ce qui s'était passé sur le terrain. Discrètement, elle se retira à l'étage pour se changer.

En ressortant de sa chambre, un moment plus tard, elle vit approcher Lady Imogen.

— Bonjour, mademoiselle Lang. Vous êtes une lève-tôt comme moi-même. Les autres femmes ne nous rejoindront sans doute pas avant une heure.

Lady Imogen, à l'évidence, ignorait qu'elle était levée depuis déjà longtemps. Mieux valait qu'il en soit ainsi.

Elle serait certainement jalouse si elle venait à apprendre que Gina était sortie à cheval en compagnie du marquis.

Sans aucune raison, d'ailleurs. Les liens qui l'unissaient au marquis étaient apparemment trop forts pour qu'elle pût craindre de le perdre, songea Gina avec un pincement au cœur.

En bas, les hommes quittaient la table pour se rassembler dans le hall avant de se rendre aux écuries.

Gina avait revêtu un ensemble ravissant de velours bleu lavande qui mettait ses yeux en valeur.

Lady Imogen portait quant à elle une robe garance festonnée de blanc qui convenait à son teint mat.

Les hommes se pressaient déjà autour d'elle et Gina eut soudain le sentiment déprimant de n'être qu'un faire-valoir.

« Je ne suis vraiment pas de taille à rivaliser avec Lady Imogen, songea-t-elle. Dès que je serai de retour à Londres, le marquis m'oubliera très vite. »

Quelques nuages étaient venus voiler le soleil.

A onze heures, tout le monde se trouvait rassemblé sur le terrain.

Les hommes aidaient avec galanterie les femmes à se mettre en selle.

Le marquis, sourd aux désirs de chacun, désigna lui-même les chevaux aux cavaliers. Gina eut ainsi la surprise de se voir attribuer une monture particulièrement fougueuse.

Bien que le marquis ne fit aucun commentaire, elle considéra son geste comme un hommage à son exploit du matin.

Ce choix lui porta chance. Elle remporta avec succès les courses féminines.

Toutefois, il n'en alla pas de même lorsqu'elle affronta le marquis qui la coiffa régulièrement au poteau.

Après cette matinée très divertissante, tous les convives étaient d'excellente humeur à l'heure du déjeuner. Sauf Lady Imogen qui, irritée par le succès de Gina, la plaça délibérément entre deux hommes âgés. Toutefois, devant l'intérêt qu'ils manifestèrent aussitôt pour leur voisine, son dépit se changea en colère.

Les deux compagnons de Gina discutèrent à bâtons rompus avec elle qui, totalement sous le charme du marquis, avait la sensation de flotter sur un nuage. Aussi ne prêta-t-elle pas attention aux regards meurtriers de Lady Imogen et à ses remarques quelque peu insultantes.

Quant à sa mère, elle n'avait cessé de bavarder avec Lord William qui, prudent, ne s'était risqué dans aucune course.

Alors qu'elles montaient ensemble à l'étage, Lady Langdale posa la main sur son bras.

— Mais qu'est-il donc arrivé à ce cher Guy ? demanda-t-elle. Je ne l'ai pas aperçu de toute la matinée.

— Il est parti, maman.

— Parti ?

— Son régiment l'a rappelé.

Lady Langdale demeura un instant silencieuse.

— J'espère qu'ils n'enverront pas ce cher garçon au Portugal. Il n'apprécierait guère l'inconfort et la rudesse de la vie là-bas.

— Il n'avait pas le choix, maman. Il ne pouvait pas désobéir aux ordres.

— Bien sûr que non. Mais d'après Lord William, le Ministère de la Guerre considère que nous sommes au bord de la victoire. C'est merveilleux, n'est-ce pas ?

— Oh, oui, acquiesça Gina. Et s'il vous raconte sa carrière militaire, vous découvrirez qu'il a été un jeune homme très aventureux.

C'était du moins ce que lui avait raconté le marquis.

Elle constata avec soulagement que sa mère acceptait la disparition de Guy Dawes sans trop d'émotion. Elle souhaitait tout de même que, de retour à Londres, elle ne se sentirait pas trop seule.

Évidemment, il aurait été bienvenu que le marquis lui présentât d'autres hommes aussi brillants que son oncle...

Mais, après ce qu'il avait déjà fait pour elle, elle aurait eu des scrupules à le solliciter de nouveau.

La journée passa très vite.

Les courses d'obstacles de l'après-midi avaient remporté un énorme succès. Tout s'était déroulé à merveille, sans chute ni blessure, et tous les convives rentrèrent dans un état d'euphorie au château où du thé et du champagne les attendaient. Les femmes se retirèrent ensuite pour prendre

quelque repos.

Gina, quant à elle, n'était nullement fatiguée. N'ayant aucune envie d'aller s'enfermer dans sa chambre, elle se dirigea vers la galerie qu'elle n'avait pas encore pris le temps de visiter. Comme elle s'y était attendue, les tableaux qu'elle y découvrit étaient superbes et elle s'attarda un moment pour les admirer.

Elle se décidait à sortir quand elle rencontra le marquis.

— Je pensais que vous vous reposiez, dit-il, mais on m'a dit que je vous trouverais ici.

— J'aurais regretté de repartir sans avoir vu votre collection. J'espère que cela ne vous gêne pas ?...

— Certainement pas ! Qu'en pensez-vous ?

— J'avoue être à court de mots. Elle est tout simplement merveilleuse ! A l'image de leur propriétaire.

Elle avait dit cela sans réfléchir, et sans la moindre intention de séduire. Mais, ce fut un compliment qui toucha le marquis droit au cœur. Il sourit.

— Venez... Je voudrais vous montrer un Botticelli que j'ai acheté lors d'un séjour à Florence, il y a plusieurs années.

Gina le suivit. Elle s'était déjà arrêtée longuement devant ce tableau.

— Il est tellement beau... et romantique, dit-elle. En même temps, il émane de lui une qualité spirituelle que l'on ne retrouve pas toujours dans de telles œuvres.

— Ça pourrait être un portrait de vous, déclara-t-il.

Gina éclata de rire.

— Vous me voyez très flattée à l'idée que je puisse ressembler à cette œuvre, mais je crains que...

— Ne soyez pas aussi modeste, l'interrompit-il d'une voix douce. Votre beauté n'a rien à envier à ce portrait...

Gina se troubla.

— Je... je pense que je devrais aller m'habiller pour le dîner... sinon je serai en retard et... vous en serez irrité.

— Rien ne presse, dit-il en lui désignant une toile de Poussin.

Gina découvrit avec surprise qu'il connaissait la vie de l'artiste sur le bout des doigts.

Ils s'attardèrent encore longuement dans la galerie. Gina ne vit pas le temps passer.

— Déjà sept heures ! s'exclama-t-elle soudain. Si je suis en retard pour le dîner, vous devrez me pardonner.

Elle lui sourit avant de partir en courant. Le marquis la regarda s'éloigner, si vive et gracieuse que ses pieds semblaient à peine effleurer le parquet.

Alors qu'il remontait le couloir en direction de ses appartements, Lady Imogen sortit de sa chambre.

— Seigneur, Engis, vous ne vous êtes donc pas encore changé ? s'exclama-t-elle. Il vous reste très peu de temps !

— J'en ai bien conscience, répliqua-t-il.

— Mais où étiez-vous donc passé ? Je vous ai cherché en vain dans le salon et votre bureau.

— Des affaires à régler, dit-il, évasif.

Sur ce, il entra dans sa chambre dont il referma la porte d'un geste un peu sec. La surveillance d'Imogen commençait à lui porter sur les nerfs. A l'avenir, il s'efforcerait d'échapper à sa vigilance.

Des voisins vinrent les rejoindre à l'heure du dîner.

Ainsi que le marquis l'avait promis, un petit orchestre était déjà installé dans la salle de bal.

Par les hautes fenêtres qui ouvraient sur le jardin, tous découvrirent les lanternes chinoises que le marquis avait fait suspendre aux arbres, ainsi que les lampions qui bordaient la pelouse.

Gina accepta la première danse avec Harry.

— Vous êtes radieuse, murmura-t-il. Est-ce donc votre premier bal depuis que vous avez quitté l'école ?

— Non, mais ici, c'est tellement plus excitant qu'à Londres.

— Vous préférez la campagne ?

— Oh oui ! Surtout quand on y trouve des chevaux aussi superbes que ceux que j'ai montés aujourd'hui.

— Et vous montez merveilleusement bien ! acquiesça-t-il. Les autres femmes avaient l'air de débutantes, à côté de vous !

— J'espère bien que non ! Je ne voudrais pas que l'on me croie invincible ! Cela rend tout le monde mécontent.

Elle se souvenait de la jalousie de ses camarades d'école quand elle remportait la plupart des prix. La même jalousie qu'elle avait retrouvée dans les œillades venimeuses que Lady Imogen lui avait décochées durant tout le dîner, à son grand étonnement.

Les cavaliers se succédèrent, mais pas une seule fois le marquis ne l'invita. En un sens, cela valait mieux : Lady Imogen en aurait été d'autant plus hostile. Après une valse avec Harry, elle sortit prendre l'air dans le jardin.

Tournant le dos aux lanternes chinoises, elle s'aperçut que les étoiles brillaient comme des milliers de diamants.

La lune s'était levée et elle devina les reflets de la mer toute proche.

Le spectacle, à cette heure de la nuit, était fascinant.

Comme en songe, elle s'éloigna du manoir. Jusqu'à ce que les échos de l'orchestre s'estompent dans la nuit.

Des petits animaux furetaient dans les bosquets. Un oiseau s'envola à son approche.

Elle entendit alors le bruit du ressac sur les rochers.

C'était magique, tellement envoûtant qu'elle en oublia le reste. Poursuivant son chemin, elle parvint enfin à une petite crique où se déversait un ruisseau. Le terrain descendait en pente abrupte jusqu'à la grève. Jusqu'alors, depuis qu'elle avait quitté le jardin, elle avait cheminé à l'orée d'un bois bordé de

haïes vives.

Un peu lasse, elle s'assit sur un petit rocher moussu, le regard perdu vers l'échelle de lumière que la lune jetait sur la mer.

Soudain, elle entendit des pas.

Se penchant, elle eut la surprise de voir un homme approcher sur le sentier qui longeait le ruisseau.

Il portait un tonneau sur l'épaule, mais elle avait quelque peine à le discerner car il se trouvait dans l'ombre. Deux autres le suivaient. Elle retint son souffle : des contrebandiers !

Ils avaient dû débarquer dans la crique et transportaient à présent vers quelque cache secrète ce qu'ils avaient apporté de la côte française.

Songeant que le marquis serait furieux d'apprendre ce qui se passait sur ses terres, elle se demanda si elle devait lui rapporter cet épisode. Elle hésitait encore quand quelqu'un parla tout près d'elle, de l'autre côté des buissons.

— Vous êtes en avance !

Gina fronça les sourcils. Cette voix lui parut familière.

— La mer est calme comme un étang, répondit un des hommes, et la livraison est meilleure que jamais. Je craignais cependant que vous ne soyez pas là.

L'homme s'exprimait avec distinction, malgré un léger accent.

Sans doute n'était-il pas anglais.

— Je n'ai eu aucune difficulté à vous retrouver, répondit la femme. Je séjourne en ce moment à Arrowhead.

Gina se raidit. Cette fois, elle en avait la certitude. Cette femme n'était autre que Lady Imogen.

— Je me doutais que vous y parviendriez.

— Avez-vous réussi à rencontrer le général Richelieu ?

— Oui, bien entendu, et il vous est très reconnaissant des informations que vous lui avez fournies quant aux renforts qui vont être envoyés au général Wellington.

— Parfait, dit Lady Imogen.

— Voici l'argent.

Gina devina que l'homme remettait à Lady Imogen un sac plein d'or pour la récompenser des renseignements qu'elle avait fait parvenir aux Français.

Gina avait de la peine à mesurer la monstrosité d'un tel acte.

— Avez-vous apporté ce que j'ai demandé ? interrogea Lady Imogen.

— Je l'ai avec moi, mais le général tient à vous prévenir que c'est très violent. Trois gouttes dans un verre de vin, et la personne qui le boira sera votre esclave et obéira à tous vos désirs pendant vingt-quatre heures au moins.

— Très bien ! C'est exactement ce qu'il me faut. Je saurai comment l'utiliser, ne vous inquiétez pas.

— Je me réjouis de vous voir satisfaite.

— J'ai exprimé mon contentement dans ce billet. Et je vous remercie vivement.

— C'est toujours un plaisir de traiter avec Madame, répliqua l'homme. Je vous ferai savoir le prix que nous avons obtenu pour cette livraison ainsi que le jour de notre prochaine traversée. Il me faudra quelque temps pour l'écouler, étant donné qu'elle est assez volumineuse.

— Entendu. J'attendrai donc que vous repreniez contact avec moi, répondit Lady Imogen

Gina devina soudain les implications de tout ce qu'elle venait d'entendre. Elle devinait sans peine à quel usage Lady Imogen réservait la drogue qu'elle avait fait venir de France.

Brusquement elle eut peur, non seulement pour le marquis, mais du risque qu'elle courait d'être découverte ici.

Avec d'innombrables précautions, elle se redressa et, sans bruit, s'éloigna entre les buissons.

Pour rien au monde, Lady Imogen ne devait découvrir sa présence. Elle serait sans doute capable de tout pour l'empêcher de retrouver le marquis. Pourquoi pas d'un meurtre ?...

Une femme qui trahissait sa patrie pour de l'argent n'avait aucune raison de reculer devant un crime pour défendre ses intérêts.

Quelques minutes plus tard, lorsqu'elle se jugea hors de danger, elle se mit à courir entre les arbres et arriva hors d'haleine dans le jardin du manoir. Les convives dansaient toujours au son de l'orchestre. Et le marquis était bien loin de se douter de ce qui se tramait dans son dos.

Gina, qui avançait à pas lents vers les lampions et les lanternes de Chine, aperçut bientôt le marquis et Harry qui discutaient avec animation.

Gina eut toutes les peines du monde à ne pas s'élancer sur la pelouse pour se jeter entre les bras du marquis.

— Ah, vous voilà ! s'exclama le marquis. Je me demandais où vous aviez bien pu disparaître !

— Je voulais voir la mer. Elle est si belle, dit-elle.

Sa voix manquait de naturel, mais les deux hommes ne semblaient pas s'en être aperçus.

— Tout comme vous, dit Harry avec galanterie. Allez-vous m'accorder une autre danse ?

— Ah non ! C'est à mon tour, protesta le marquis. D'autant que l'orchestre joue un de mes airs préférés.

— Alors, tu as le droit de préséance, plaisanta Harry. Comme d'habitude...

— Si tu as à te plaindre, trouve-toi un endroit plus sympathique !

Ils faisaient semblant de se chamailler, comme de coutume.

Gina essaya de rire avec eux, mais elle se sentait trop tendue pour simuler une gaieté qu'elle était loin d'éprouver.

Alors qu'ils rentraient dans la salle, Imogen apparut sur le seuil d'une porte. Elle avait dû regagner le château par un chemin différent. Toutes deux s'affrontèrent du regard, et Gina devina la colère de Lady Imogen quand celle-ci la vit danser avec le marquis.

Craignant qu'un incident ne l'éloigne du marquis, Gina lui dit dans un murmure pressant :

— Je dois vous parler... seule à seul... avant Lady Imogen !

Elle devait impérativement le mettre en garde avant qu'il n'absorbe la drogue que Lady Imogen s'était procurée.

Elle sentit les doigts du marquis se crispier sur son bras : l'urgence de son ton le surprenait.

Dès que la danse s'acheva, il la conduisit sans un mot dans son bureau.

— Que vous arrive-t-il ? s'enquit-il, inquiet. Vous semblez effrayée.

— J'ai... très peur, reconnut Gina.

Le marquis tourna la clé dans la serrure.

— Ainsi, personne ne nous dérangera. Vous allez vous asseoir et m'expliquer calmement ce qui motive cette frayeur.

Gina hésita soudain à l'idée qu'il pourrait ne pas la croire. Ce qui ne serait guère surprenant. Elle-même avait du mal à admettre la réalité de la scène dont elle venait d'être témoin.

Le marquis se dirigea vers la console d'acajou.

— Vous allez prendre un verre de champagne. Vous vous sentirez beaucoup plus détendue pour me raconter ce qui vous tourmente.

— Non, je vous en prie, je ne veux rien. Sinon vous dire ce... ce que j'ai surpris et vous mettre en garde.

— Me mettre en garde ? Mais contre quoi, grand Dieu ?

— Tout à l'heure, comme le ciel était clair, je suis allée me promener au bord de la mer.

— Je m'étais aperçu de votre disparition, en effet.

— Je ne pensais à rien... sinon à la beauté de cette nuit merveilleuse... jusqu'à ce que j'atteigne la crique.

— Que s'est-il passé ?

— J'ai vu plusieurs hommes qui montaient de la grève.

Le marquis se raidit, l'air grave.

— Des contrebandiers, je suppose. J'ai souvent dit aux villageois que je ne veux sous aucun prétexte qu'ils participent à ce satané commerce. Napoléon utilise cet argent pour acheter des armes et des munitions destinées à tuer nos hommes.

Avant que Gina ne réponde, il poursuivit :

— Êtes-vous certaine de ce que vous avez vu ? Je connais très bien le meneur et je vais le sommer de cesser immédiatement cet ignoble trafic.

— Absolument certaine. Mais il y a plus...

— Plus ! répéta-t-il, déconcerté.

— Je crains que cela ne vous mette en colère. J'ai eu moi-même si peur que je suis revenue en hâte... afin de vous prévenir.

— Me prévenir de quoi ? Qui vous a fait peur ?

Embarrassée par ce qu'elle s'appêtait à lui révéler, elle détourna le regard.

— C'était... Lady Imogen. Elle parlait avec... avec un homme qui lui avait

apporté de l'argent... En échange d'informations qu'elle a fait parvenir au général Richelieu.

Le marquis la dévisagea sans un mot, puis, s'approchant du sofa, il lui prit doucement la main.

— Ne me cachez rien. Personne ne peut vous entendre. De toute façon, je suis là pour vous protéger.

Sans même qu'elle s'en rendît compte, les doigts de Gina se crispèrent sur les siens.

Alors elle lui répéta mot pour mot la discussion que, cachée dans les buissons, elle avait surprise entre Lady Imogen et les contrebandiers.

Chapitre 7

Le marquis traversa le couloir et entra dans la chambre de Lady Imogen. Il avait passé sa longue robe de chambre à brandebourgs qui lui donnait une apparence très militaire.

Il trouva Lady Imogen installée sur le canapé, dans une pose indolente et vêtue de son négligé le plus transparent.

Une bouteille de champagne et deux verres attendaient sur une table basse.

— Je me réjouis que vous ayez disposé de tout le monde aussi tôt, déclara Imogen d'une voix langoureuse.

— Nous sommes dimanche, et j'ai pensé que c'était plus correct. Mais ils se sont tous retirés à regret, je dois dire, car ils prenaient grand plaisir à cette soirée.

— Certainement. Il faudrait être bien difficile pour ne pas apprécier vos réceptions.

— C'est ce que je me plais à penser. Mais, en même temps, je dois avouer que cela me pèse parfois un peu.

— Pas quand je suis là pour vous aider. Avouez que vous êtes heureux que nos invités se soient autant amusés.

— Bien sûr.

— Je pense que nous devrions porter un toast à notre bonheur, cher Engis. J'ai demandé qu'on nous apporte du champagne.

Sachant où elle voulait en venir, le marquis entra dans son jeu.

— Très bien, je vous laisse cet honneur...

Lady Imogen se leva pour servir le champagne.

D'un air désinvolte, le marquis se dirigea vers la coiffeuse et épia Imogen dans le miroir. Il la vit alors remplir les verres avant de sortir un petit flacon et de verser deux gouttes dans celui destiné au marquis.

Ainsi Gina avait bien dit la vérité. Il en avait la confirmation, même s'il n'avait pas un instant douté de sa sincérité.

Il comprit immédiatement que l'homme qui avait rapporté la drogue de France ne pouvait être que le maître d'école du village.

Bien qu'il eût du sang français, c'était un homme éduqué très aimé des enfants, aussi le marquis ne l'avait-il pas chassé. Il savait, à présent, qu'il avait commis une erreur fatale.

Il fallait que cet homme fût renvoyé de son poste et les contrebandiers

arrêtés. A cette condition seulement, les villageois pourraient retrouver leur existence paisible.

Il s'en voulait de s'être montré aussi faible et de n'avoir pas pris davantage conscience des dangers de la contrebande. Et dire qu'il y avait été encouragé par Lady Imogen !

Le plus grave était cependant qu'elle eût monnayé des renseignements pour le camp ennemi.

Quelques minutes plus tôt, dans sa chambre, il s'était posé la question : lui avait-il confié personnellement des informations qui pouvaient être utiles à Bonaparte ? Cette seule idée le terrifiait : il avait pu prononcer certaines phrases qui seraient comme autant de coups mortels dirigés contre sa patrie.

Il continua d'observer Lady Imogen et la vit ajouter quelques gouttes de plus dans le verre. Si Gina ne se trompait pas, dès la seconde où il aurait bu, il serait totalement soumis à la volonté de cette femme.

Il ne se faisait pas d'illusion. Dans son inconscience, il aurait très bien pu la demander en mariage. D'ailleurs, il ne serait pas surpris qu'elle ait d'ores et déjà prévu un service dans la chapelle. Cette idée le révoltait.

Il fut un instant tenté de l'accuser, de lui dire qu'il voulait ne jamais plus ni la revoir ni lui adresser la parole. Mais il se ravisa.

S'il se débarrassait ainsi d'Imogen, elle aurait tout loisir de trouver d'autres hommes prêts à succomber à ses attraits. Et qui en toute innocence lui confieraient des renseignements que les Français paieraient à prix d'or.

Durant ses années de combat dans l'armée de Wellington, il avait eu maintes fois l'occasion de se rendre compte du danger que représentait un informateur anglais. Napoléon pouvait savoir ce qui se préparait et combien d'hommes avaient quitté l'Angleterre en renfort.

Il était sur le point de se retourner quand, pour la troisième fois, Imogen secoua le petit flacon au-dessus de son verre. Elle avait dû décider que vingt-quatre heures ne suffiraient pas pour le convaincre de la prendre pour épouse. Et elle ne voulait pas courir le risque qu'il retrouve trop vite sa lucidité.

— Eh bien, j'attends votre toast, dit-il en se retournant vers elle. Cette nuit est si belle... Nous devrions ouvrir les rideaux et boire à la clarté des étoiles, vous ne trouvez pas ?

Elle sourit.

— Très cher Engis : vous avez le don de deviner mes pensées les plus secrètes.

S'avançant vers la fenêtre, elle en écarta les rideaux et ouvrit la croisée. La nuit était douce, sans la moindre brise.

Profitant de l'occasion, le marquis intervertit les deux verres et lorsque Imogen se retourna, il prit celui qu'elle s'était destiné.

— Vous êtes très belle. Les étoiles se reflètent dans vos yeux verts, dit-il d'un ton presque mécanique.

— Pourquoi ne pas commencer cette nuit inoubliable en portant un toast à notre amour ? répondit-elle, câline en levant sa coupe pour y tremper les

lèvres.

Sur le point de l'en empêcher, il se rappela d'où venait cette drogue et choisit de la laisser faire.

— A mon merveilleux Engis ! s'exclama-t-elle gaiement.

Le marquis leva sa coupe à son tour, mais n'y toucha pas.

— Cul sec ! lança Imogen.

Rejetant la tête en arrière, elle but son champagne d'un trait. Soudain, le souffle court, elle haleta, tituba puis, sous le regard fasciné du marquis, elle s'effondra lentement.

La coupe roula sur le tapis.

Le marquis observa un long moment le corps inerte de Lady Imogen. De toute évidence, la drogue était beaucoup plus puissante qu'elle ne l'avait cru.

Le général Richelieu n'avait pas menti en affirmant qu'elle ne devait l'utiliser qu'à doses mesurées.

Tout à coup, l'angoisse gagna le marquis.

S'agenouillant près de Lady Imogen, il lui prit le pouls. Comme il ne le sentait pas, il se pencha pour écouter son cœur, mais elle était morte.

Ainsi, le général Richelieu avait trompé Imogen. Il lui avait délibérément envoyé une drogue qui devait non pas soumettre le marquis mais le tuer !

Gina passa une nuit agitée.

Elle était inquiète pour le marquis. Comment allait-il éviter d'absorber la drogue de Lady Imogen ? Elle pouvait l'introduire dans n'importe quel aliment et il risquait à tout moment de perdre son libre arbitre. A moins qu'il n'ait décidé de confondre Lady Imogen avant qu'elle n'agisse. Ce qui serait sans doute l'initiative la plus sensée.

Comment une femme peut-elle ainsi chercher à abuser un homme ?

Mais Lady Imogen n'avait aucun scrupule, elle était capable de tout pour arriver à ses fins. Il était évident qu'elle avait été séduite par le marquis. Non seulement il était bel homme, mais il était fortuné et de haut rang.

Énervée, Gina se tournait et se retournait sur son oreiller.

Brusquement, elle prit conscience qu'elle aimait le marquis.

Elle se souvint de leur première rencontre, de tous les mots qu'il lui avait dits... comment il l'avait rassurée...

Elle se rappela leur promenade à cheval. A présent, lorsqu'il n'était pas auprès d'elle, elle avait l'impression que le monde était vide.

Elle comprenait mieux pourquoi elle craignait tant pour la vie du marquis.

— Je l'aime ! Je l'aime ! souffla-t-elle.

Mais il était aussi loin d'elle que les étoiles dans le ciel. Elle n'était qu'une jeune fille désespérée qu'il aidait simplement parce qu'il avait connu son père.

Repensant à Lady Imogen, si sûre de sa beauté, elle eut le sentiment d'être aussi naïve qu'ignorante.

Des larmes roulèrent sur ses joues et elle pleura en silence, avant de finir

par s'endormir.

Gina fut réveillée par la femme de chambre qui écartait les rideaux.

Le soleil du matin afflua dans la pièce.

— Excusez-moi, mademoiselle, dit la domestique, mais il y a eu une vraie tragédie dans cette maison pendant la nuit.

— Une... une tragédie ?

Gina se sentit blêmir.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-elle dans un souffle.

— C'est Sa Seigneurie... Je veux dire Lady Imogen. Elle est morte d'une crise cardiaque, mademoiselle ! Et monsieur le marquis est déjà parti à cette heure pour ramener son corps chez elle.

Gina restait incrédule, sans voix. Puis, prenant peu à peu conscience que le marquis était sain et sauf, elle respira.

— Monsieur le marquis... comment va-t-il ?

— Oh bien, mademoiselle. Il vous a laissé le mot que voici avant de quitter la demeure. Tout le monde repart dès ce matin.

— Tout le monde repart ? répéta Gina machinalement.

— Oui, mademoiselle. On nous a ordonné de préparer les bagages et les équipages pour onze heures. Je vous ai monté votre petit déjeuner pour que vous puissiez le prendre dans le calme.

— Bien sûr. Je vous en remercie.

— Vous savez mademoiselle, c'est un choc abominable... Elle est tombée dans sa chambre, comme ça. Sa Seigneurie a aussitôt appelé un docteur, mais il n'y avait plus rien à faire.

— Vous avez dit... qu'il s'agissait d'une attaque ?

— Oui, mademoiselle.

Gina resta pensive. Ce n'était donc pas le marquis mais Lady Imogen qui avait absorbé la drogue.

Qui, en fait, était un poison violent.

Personne ne saurait jamais la vérité. Elle devait seulement prendre garde à ne pas se montrer trop curieuse. Ce qui risquerait d'attirer l'attention sur elle.

En même temps, elle souffrait à l'idée de devoir quitter Arrowhead sans dire au revoir au marquis.

Elle rejoignit les autres invités dans le hall, où s'entassaient des malles que les domestiques chargeaient dans les voitures.

Toutes les conversations allaient bon train à propos de Lady Imogen et de sa mort tragique, chacun se demandant si le marquis allait réapparaître.

Gina songea que, désormais, il n'avait plus aucune raison de s'occuper d'elle. Peut-être se rencontreraient-ils de temps à autre dans une soirée, mais elle ne remettrait sans doute jamais les pieds à Arrowhead.

Elle promena ses regards autour d'elle, sur le hall somptueux, pour en graver le souvenir dans sa mémoire.

Lorsque sa mère fut descendue, le majordome vint leur annoncer que leur équipage les attendait.

Quelques invités, qui leur souhaitèrent bon retour, ne cachaient pas leur déception de voir leur séjour ainsi interrompu.

Mais nulle part il n'y avait trace de Harry Vivian.

Sans doute avait-il accompagné le marquis à Milchester Hall.

Lady Langdale, qui avait engagé une conversation animée avec Lord William, rejoignit enfin sa fille.

— Nous retrouverons Lord William dans la soirée, pour dîner avec lui, déclara-t-elle dès que l'équipage se mit en branle.

Apparemment elle ne pensait plus à Guy Dawes.

— Tu sembles l'apprécier, dit Gina, narquoise.

— C'est vrai, s'exclama Lady Langdale, avec un sourire épanoui. Il est si charmant et nous avons tant de choses en commun. Je l'ai convié à déjeuner après-demain.

Gina lui lança un regard appuyé.

— Maman... crois-tu que... Lord William soit amoureux de toi ?

Lady Langdale ménagea un bref silence avant de lui répondre :

— Ma chérie, il est encore tôt pour y songer, mais c'est l'homme le plus merveilleux que j'aie rencontré et il me dit lui-même que je suis la femme qu'il a cherchée toute sa vie durant.

— Oh, je suis si heureuse.

— Moi aussi, il faut que je connaisse mieux Lord William avant de prendre une décision.

Gina se laissa aller en arrière avec un sentiment de soulagement.

Non seulement, elles étaient débarrassées de Guy Dawes, mais sa mère avait rencontré le soupirant idéal avec lequel elle pourrait sans doute trouver le bonheur.

Comme elles atteignaient le bout de l'allée, Gina se retourna pour avoir une ultime vision d'Arrowhead.

Le soleil faisait rutiler les hautes fenêtres sur le fond sombre de la forêt, tandis que des flaques de couleurs parsemaient le jardin. Gina eut l'impression de découvrir un palais surgi d'un conte de fées.

Dont le marquis serait le Prince Charmant. Jamais elle ne l'oublierait.

Alors que le manoir disparaissait derrière les arbres, le cœur de Gina lança son cri d'adieu.

Dès qu'elles arrivèrent à la gentilhommière du marquis, Lady Langdale monta à l'étage pour prendre un bain et se changer.

Gina se retrouva seule avec Lord William qui les avait précédées de peu.

— J'espère, dit-il d'un ton courtois, que votre mère n'est pas trop fatiguée. Le seul défaut d'Arrowhead est d'être trop loin de Londres.

— Mais d'une telle majesté que cela compense !

— Vous avez raison. C'est triste que cette réception s'achève sur une note aussi sombre.

— Le marquis a dû être très perturbé, déclara Gina d'une voix neutre.

— Peut-être... Mais pour être honnête, je n'ai jamais aimé Lady Imogen.

C'était une femme séduisante, certes, mais il n'y a pas que la beauté chez une femme.

Un bref silence passa entre eux.

— Engis est un jeune homme remarquable, reprit-il. J'aimerais qu'il trouve une épouse digne de lui. Un homme ne saurait être heureux en vivant seul.

Bien sûr, il pensait aussi à lui en parlant ainsi.

— Maman a été enchantée par ce séjour, affirma Gina, et elle vous est si reconnaissante de lui avoir tenu compagnie. Elle se sent très isolée depuis la mort de mon père.

— Essayez-vous de me dire que vous considérez qu'elle devrait se remarier ?

— Je prie pour que cela arrive. Elle n'a jamais vécu seule et elle a besoin de quelqu'un pour veiller sur elle.

Elle surprit une étincelle dans les yeux de Lord William.

Sur ce, elle gagna l'étage.

Le lendemain après-midi, elles retrouvèrent leur maison de Berkeley Square. Très lasses après ce long trajet, elles firent un dîner léger et se mirent au lit très tôt.

— N'oublie pas que Lord William vient déjeuner demain, rappela Gina. Tu dois te reposer.

— Est-ce que tu veux bien te charger du repas et demander à notre cuisinier de nous préparer ses meilleurs plats ?

— Passe une bonne nuit, et ne t'inquiète pas. Je te promets que Lord William appréciera tout ce qui lui sera servi.

Une fois encore, elle eut du mal à trouver le sommeil.

Elle songeait au marquis qui avait dû expliquer au duc de Milchester ce qui était arrivé à sa fille. Peut-être restait-il là-bas jusqu'aux funérailles. Elle imagina que ses pensées s'envolaient comme des oiseaux pour franchir la distance qui les séparait.

Quand les larmes vinrent enfin, elle enfouit son visage dans son oreiller et, épuisée, elle s'endormit.

Gina eut le tact de laisser sa mère et Lord William seuls avant le déjeuner.

Plus tard, quand ils eurent mangé, elle s'éclipsa de nouveau.

Elle était dans sa chambre, essayant de parcourir un livre, lorsque sa mère vint la trouver.

— Lord William a déjà pris congé ? demanda Gina.

— Non. Je suis juste venue te dire qu'il m'emmène dans le château familial où il réside depuis qu'Engis a été envoyé dans la péninsule. Il prétend qu'il possède une statue grecque qui me ressemble comme une sœur !

Elle sourit avant de poursuivre :

— Après, nous irons prendre le thé dans sa demeure personnelle qui est fermée depuis le commencement de la guerre mais qu'il souhaiterait utiliser à

nouveau.

— Pour que tu en sois l'hôtesse, maman ? risqua Gina.

Pendant un instant, sa mère eut une expression timide qui la rendit encore plus belle.

— Oui... je crois. Verrais-tu un inconvénient à ce que Lord William remplace ton père ?

— Bien sûr que non. Je ne veux que ton bonheur : je souhaite qu'il veille sur toi et te protège ainsi que le faisait papa.

Lady Langdale soupira.

— J'ai la chance, non seulement d'avoir rencontré William mais d'avoir une fille aussi compréhensive.

Gina l'embrassa.

— Vas-y, maman. Les hommes n'aiment guère qu'on les fasse attendre.

— C'est ce que disait ton père. Et William lui ressemble par bien des traits.

Gina aida sa mère à coiffer son plus mignon chapeau et mit sur ses épaules sa cape la plus séduisante.

Après son départ, elle passa dans le salon. Elle se sentait soudain seule dans cette maison vide.

Devant la fenêtre, elle observa le petit jardin en songeant à Arrowhead et à la splendeur des rhododendrons et des boutons-d'or autour du lac.

Elle éclata en sanglots. En quittant Arrowhead, elle y avait laissé son cœur.

Aveuglée par ses larmes, elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle. Quelqu'un venait d'entrer, mais elle ne se retourna pas.

— Oui... qu'est-ce que c'est ?

— Je pensais que vous seriez heureuse de me voir, dit une voix familière.

Elle sursauta. Le marquis ! La dernière personne quelle s'était attendue à retrouver à cet instant.

Peut-être était-il arrivé quelque chose de grave ?

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle. Les choses ont mal tourné ? Les gens ont... des soupçons ?

Les questions se pressaient sur ses lèvres.

Le marquis s'avança vers elle avec un sourire rassurant.

— Mais non. Je suis simplement venu vous remercier de m'avoir sauvé la vie.

— Le Français avait envoyé une drogue destinée à vous tuer, c'est cela ?

Il acquiesça.

— Il aurait pu être fier de m'avoir éliminé après que j'ai survécu à cette balle française.

— Et... supposez qu'il y soit parvenu ?

— Sans vous, il aurait réussi son coup, c'est certain. Pourquoi pleuriez-vous ? s'enquit-il doucement en s'approchant d'elle.

D'un geste vif, elle se frotta les yeux.

Sous l'effet de la surprise, elle avait oublié son chagrin et ses larmes.

— Ce n'est rien. Je... je m'inquiétais, c'est tout...

— Je me doutais que cette histoire vous bouleverserait. C'est pour cette raison que je suis revenu aussi vite de Milchester Hall.

Il semblait si préoccupé qu'elle releva la tête vers lui et rencontra son regard.

— Êtes-vous certain que tout va bien ? demanda-t-elle si bas que le marquis eut du mal à discerner ses paroles.

— Je suis encore en vie, et c'est à vous seule que je le dois.

— J'en suis si heureuse !

— Je voulais vous l'entendre dire, mais j'aimerais exprimer ma gratitude de façon différente.

Se penchant vers elle, il la prit dans ses bras.

Elle ne pouvait croire à ce qui lui arrivait. Le cœur battant, elle ferma les yeux alors qu'il posait ses lèvres sur les siennes.

Elle se sentit fondre sous la caresse de son baiser.

Pas un instant elle n'avait imaginé que son amour pour lui pût être partagé, même dans ses rêves les plus fous.

— Je vous aime ! dit-elle dans un souffle.

Elle n'aurait su dire si elle prononçait vraiment ces mots ou s'ils n'existaient que dans la chapelle de son cœur.

— Je vous aime aussi, répondit-il, comme je n'ai jamais encore aimé.

Il l'embrassa de nouveau fougueusement avant de plonger son regard dans le sien.

— Quand accepterez-vous de m'épouser ? Je sais maintenant que je ne pourrai vivre sans vous. Et cela, mon aimée, je ne l'ai jamais dit à une autre femme.

— Mais... comment pouvez-vous m'aimer, *moi*, alors qu'il y a tant de femmes si désirables... et si intelligentes ?

— Aucune n'a votre cœur, murmura-t-il. Mais, vous ne m'avez pas répondu. Voulez-vous devenir ma femme, Gina ?...

— Oui — Oh oui — Mais êtes-vous sûr de ne pas changer d'avis ?

— Certain ! Je crois même que, sans le savoir encore, j'avais pris ma décision à l'instant où mes yeux se sont posés pour la première fois sur vous. Nous allons nous marier très vite et partir en lune de miel. Je veux que rien ne vienne ternir notre bonheur.

Pour cela, il fallait partir. Loin des commérages que la soudaineté de leur mariage, après la mort de Lady Imogen, ne manquerait pas de susciter.

Pour lui, désormais, une seule chose comptait : avoir Gina pour lui seul. Afin de lui apprendre l'amour, dont elle ignorait tout.

— Votre mère comprendra sans doute que vous ne souhaitez nullement un grand mariage.

— Je veux seulement... être avec vous, chuchota Gina.

— C'est également mon vœu le plus cher. Il est merveilleux que nous

soyons à ce point unis dans nos pensées.

Éperdue de bonheur, elle le suivit jusqu'au canapé où ils s'installèrent pour parler de leur avenir.

Ils s'interrompaient parfois pour échanger un long baiser. Comme si le marquis voulait s'assurer qu'il ne rêvait pas, qu'elle n'allait pas soudain se dissoudre entre ses bras.

— Vous n'avez pas eu de difficultés à expliquer la mort de Lady Imogen à Milchester Hall ? demanda-t-elle.

— Le duc a été bien entendu très affecté. Mais nul n'a songé un instant qu'elle ait pu succomber à autre chose qu'à une attaque cardiaque. Seuls vous et moi connaissons la vérité.

— Comment un général français a-t-il bien pu... tenter une chose aussi affreuse ? Vous assassiner ?

— Il n'en sera plus question. Cette affaire est terminée et vous devez oublier que j'ai été assez sot pour tomber entre les griffes d'une femme suffisamment méprisable pour vendre des renseignements à l'ennemi.

Devant la souffrance et l'amertume qu'il exprimait, elle posa ses mains sur les siennes.

— Vous aussi devez oublier. Tout cela est fini et, par miracle, vous m'aimez. C'est tout ce que je désire me rappeler.

— Je ne me souvenais pas que l'amour pouvait être aussi puissant et enchanteur.

— Quant à moi, je l'ignorais. Je n'ai jamais aimé... avant, avoua-t-elle timidement.

— Moi, non plus. Et je suis sincère.

Elle haussa les sourcils, incrédule.

— Vous non plus ?

— J'ai cru aimer, mais je me rends compte à présent que je me leurrerais. Mon cœur est resté libre pour vous.

Ils s'embrassèrent de nouveau, puis elle posa doucement la tête sur son épaule.

— Savez-vous que nous ne sommes pas les seuls à songer au mariage, en ce moment ! dit-elle en souriant. Ma mère a l'intention d'épouser votre oncle William. J'espère que vous n'y voyez pas d'objection ?

Il la fixa, surpris.

— Je n'aurais jamais pu imaginer pareille chose ! Mais c'est certainement ce qu'il y a de mieux pour votre mère. Je craignais qu'elle ne se sente seule et me demandais si elle devait venir habiter avec nous.

— Je pense qu'elle sera très heureuse avec votre oncle, et, pour être franche, je préfère... être seule avec vous.

— J'avoue que moi aussi. Nous nous cloîtrons aussi longtemps que nous le souhaiterons.

— Quoi ? Plus de réception ? dit-elle dans un éclat de rire. Votre chef risque de s'ennuyer s'il ne peut plus exercer ses talents avec vos amis !

Il aimait son rire. Tendrement, il effleura ses lèvres du bout des doigts.

— Il faut que je rentre, à présent. Puis-je revenir pour le dîner ? J'aimerais annoncer à votre mère que nous allons nous marier.

— Je suis impatiente de lire la surprise sur son visage. Ainsi que celle de votre oncle.

— S'il est également présent, nous serons ce soir quatre personnes éperdues de bonheur.

Il la serra dans ses bras :

— Je ne désire qu'une chose : vous avoir pour moi seul, et c'est bien pour cela que je me retire aussi vite que possible. Je crains de ne pouvoir résister à la tentation.

Il l'embrassa une fois encore et Gina fut saisie d'un délicieux vertige.

Dès qu'il fut parti, elle retourna dans sa chambre. Et là, agenouillée près du lit, elle pria avec ferveur.

Quelqu'un l'avait protégée, quelqu'un avait veillé sur elle, quelque part. Sinon, elle n'aurait pu sauver le marquis.

S'il était mort, elle aurait affronté un avenir dans lequel plus aucun homme n'aurait eu sa place.

« Mon Dieu, aidez-moi à faire ce qu'il souhaite... afin de le rendre heureux. Et aidez-le aussi afin qu'il ait plus d'influence sur le destin de ce pays. »

Alors même qu'elle formulait cette prière, elle comprenait qu'elle ne serait jamais seule dans le cœur du marquis. L'homme qu'elle aimait était un être d'exception qui s'était couvert d'honneur à la guerre. Et il avait désormais un rôle à jouer dans le destin de l'Angleterre.

Son rôle à elle serait de lui insuffler assez de force pour accomplir de vastes choses. Par son amour. Un amour qu'elle sentait grandir en elle à chaque instant. Un amour plus vaste que l'univers.

— Aidez-moi à l'aimer comme il m'aime, pria Gina. Et permettez que jamais je ne le déçoive.

Elle se releva lentement, portée par une calme assurance.

Une nouvelle vie s'ouvrait à elle. Une vie de bonheur avec le seul homme qu'elle aimerait jamais. Les yeux brillants de joie, elle s'assit devant sa coiffeuse pour se préparer...

Fin